

# MERCURE

DE

## FRANCE

*Vingt-troisième Année*

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHELEMY,  
ALBERT BAZAILLAS, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY,  
RICCIOTO CANUDO, PHILIPPE CHAMPAULT, MARCEL GOULON, MARIE DAUGUET,  
JACQUES DAURELLE, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL,  
ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,  
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,  
PHILÉAS LEBESGUE, GEORGES LE CARDONNEL,  
FRANÇOIS MAURIAC, HENRI MAZEL,  
CHARLES MERKI, RACHILDE,  
ANDRÉ ROUYEYRE, CARL SIGER, JOSÉ THÉRY.

*PRIX DU NUMÉRO*

France : 1 fr. 25 net. | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXII

Viennent de paraître :

F. MAURY

# NOS HOMMES D'ÉTAT

ET

## L'ŒUVRE DE RÉFORME

*Première Partie. — Gambetta et notre parlementarisme. — La politique sociale et M. Alexandre Ribot. — M. Raymond Poincaré. — Les débuts de M. Aristide Briand. — Le cas de M. Paul Deschanel. — M. Joseph Caillaux. — La signification du ministère Poincaré. — Pour nos leaders.*

*Deuxième Partie. — Pour les réformes. — L'insuffisance du contrôle financier sur les affaires d'État. — L'État démocratique contre les communes. — Les retraites ouvrières et paysannes. — Le syndicalisme révolutionnaire et ses chefs. — La logique du syndicalisme. — Sur l'éducation nationale.*

Un volume in-16 de la Bibliothèque d'histoire contemporaine. 3 fr. 50

CH. BASTIDE

Docteur ès lettres, Professeur agrégé au Lycée Charlemagne

# ANGLAIS ET FRANÇAIS

## DU XVII<sup>E</sup> SIÈCLE

*De Paris à Londres sous Louis XIV. — Les Français d'autrefois apprenaient-ils l'anglais? — Gallomanes et anglophiles. — Comment les Anglais d'autrefois écrivaient le français. — Shakespeare et le perruquier Mongoye. — Les gazettes françaises de Londres au XVII<sup>e</sup> siècle. — Influence politique des huguenots en Angleterre. — Querelles de Français à Londres en 1612. — Pierre Coste d'après quelques lettres inédites. — Le traducteur de Robinson Crusoé: Thémiseul de Saint-Hyacinthe.*

Un fort volume in-16 de 400 pages . . . . . 4 fr. »

Envoi franco contre mandat-poste.

# MONTHLY 1/- Net

---

“ The English Review ” is our especial enthusiasm. It is, to speak with restraint, the best monthly periodical printed in the English language. That it is the best in the world we have no doubt, but that is the conclusion of faith, not of knowledge . . . To read « The English Review » is to be in immediate touch with the best that is being written by English writers ; and, in fact, its contributors include nearly all the great names of Europe. ”

—CHICAGO EVENING POST.

---

Annual Subscription, 12/6 post free all  
—— parts of the world. ——

THE ENGLISH REVIEW, 17-21 Tavistock Street,  
Covent Garden, London, England.

EDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

28, rue de Condé. — (Paris-VI<sup>e</sup>)

RACHILDE

Son Printemps. Roman. Vol. in-18..... 3 50

LÉON SÉCHÉ

Le Cénacle de Joseph Delorme (1827-1830). Tome I : Victor Hugo et les Poètes (*De Cromwell à Hernani*). Tome II : Victor Hugo et les Artistes (*David d'Angers, les Devéria, Louis Boulanger, Charles Robelin, Paul Huet, Eugène Delacroix, les Johannot, Celestin Nanteuil, Charlet*). Documents inédits. Portraits et planches diverses. Deux vol. in-8..... 15 »

EDMOND GOSSE

Père et Fils. Etude de deux tempéraments. Traduit de l'anglais par AUGUSTE MONOD et HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18... 3 50

GUY-CHARLES CROS

Les Fêtes Quotidiennes. Poèmes. Vol. in-18... 3 50

ALBERT DE BERSAUCOURT

Les Pamphlets contre Victor Hugo. Vol. in-18..... 3 50

PAUL CLAUDEL

Théâtre. (Première Série). IV. Le Repos du Septième Jour. L'Agamemnon d'Eschyle. Vers d'Exil. Vol. in-18..... 3 50

OCTAVE UZANNE

Le Célibat et l'Amour. Traité de vie passionnelle et de dilection féminine. Préface de REMY DE GOURMONT. Vol. in-18..... 3 50

FRANCIS JAMMES

Les Géorgiques chrétiennes. Vol. in-18. 3 50

PATERNE BERRICHON

Jean-Arthur Rimbaud. Le Poète (1854-1873). Poèmes, Lettres et Documents inédits. Portrait en héliogravure et autographe. Vol. in-18..... 3 50

ALFREDO NICEFORO

Le Génie de l'Argot. Essai sur les langages spéciaux, les argots et les parlers magiques. Vol. in-18..... 3 50

JEAN MORÉAS

Réflexions sur quelques Poètes. Volume in-18. 3 50

## ROUSSEAU CRÉATEUR

LES SOURCES INTÉRIEURES DE SON GÉNIE

« Ma mauvaise tête ne peut s'assujettir aux choses; elle ne saurait embellir, elle veut créer (1). » En dénonçant ainsi sa *vocation créatrice*, Rousseau révèle lui-même le secret de son génie en ce qu'il renferme d'ardeur native, de fièvre et d'exaltation. La volonté de produire ne s'est jamais affirmée avec autant d'énergie et de ténacité, elle n'a jamais offert un caractère aussi irrésistible, nous dirions presque, aussi fatale : elle se comporte comme une force élémentaire. Créer naturellement, créer spontanément dans tous les domaines de la pensée et de l'action, créer dans l'ordre des passions de nouvelles manières de sentir, créer même dans l'ordre de la vie intérieure par une réforme morale incessante, c'est la fonction propre de cette force qui porte en elle tant de germes, tant de promesses, tant de révoltes, et dont Rousseau, étonné et inquiet, est le premier à signaler la singularité.

Le caractère original et redoutable de cette force tournée vers la création en tous sens — avec les destructions provisoires et les bouleversements que toute création implique — pourrait sans doute se prêter à l'analyse. A la suite de Rousseau qui, du haut de son rêve, a plongé un regard d'artiste dans ce monde en gestation, nous pourrions, avec quelque vraisemblance, suivre sa formation, assister à l'essor, au prodigieux soulèvement de ces énergies impatientes. Disons-le tout

(1) *Confessions*, première partie, liv. III, t. XIV (Œuvres de J.-J. Rousseau, édition Didot l'aîné, 1817, chez Deterville).

de suite : rien de serein, rien de froidement intellectuel n'entre, à l'origine, dans leur composition, encore qu'elles doivent « éclater aux esprits » et rayonner dans l'ordre des intelligences. Des émotions et des images, des sentiments en mouvement, au rythme précipité, suivant une progression qui les élève et les tend à les briser, c'est cette profusion et ce luxe de la vie affective qui nous apparaît tout d'abord et nous déconcerte. Nous soupçonnons, au delà du génie de connaissance et bien avant lui, un génie de sentiment que le premier se borne à traduire; ou mieux nous soupçonnons l'âme dans sa puissance originelle, réduite à ses forces natives que rien ne réussira à capter, et celles-ci, jeunes et tendues, se contractant pour conquérir l'avenir, se jouant de la matière — sociale ou autre, — la combinant à leur gré, imprimant sur tout ce qu'elles produisent une marque de simplicité héroïque. Puis, quand la détente est venue, la même puissance se retrouve, inscrite dans les profondeurs du sentiment et de l'intelligence; nous la voyons, lasse et brisée, mais se souvenant de sa valeur interne, souffrant de son délire, méditant sur son infinité : et c'est tout le pathétique des derniers écrits. Donc, à chaque démarche de cette sensibilité prodigieuse, à chacune de ses crises, ou de ses délires, c'est un élan créateur qui s'ébauche. Et, aussitôt, dans la pensée méditative qui en recueille les pulsations, nous voyons s'instaurer, en une étroite correspondance avec elle, de nouvelles doctrines, des nouveaux arrangements d'idées, de nouvelles formes de croire, une poésie nouvelle, un nouveau lyrisme : tout cela, d'ailleurs, emporté dans un courant tragique, sous l'action précipitée d'un invisible moteur.

Ce développement des forces spirituelles qui servent de base à l'inspiration de Rousseau ne présente pas une allure régulière et continue. « Je n'ai ni sang-froid ni prudence et n'en suis que plus à plaindre, » écrivait-il à Malesherbes (1), en lui demandant d'être son protecteur contre lui-même. Sa vie aventureuse, voisine de la nature, éloignée des mensonges conventionnels des sociétés, devait encore aider l'essor de ses sentiments impatients. Ceux-ci allaient bientôt s'exaspérer, en rencontrant de toutes parts de multiples résistances. Jeté,

(1) Voir l'utile publication de M. Pierre-Paul Plan, *J.-J. Rousseau et Malesherbes*, Paris, Fischbacher, 1912.

pendant plus de dix années, dans une société raffinée, ouverte à toutes les finesses de l'esprit, mais inaccessible à toutes les inspirations du cœur, désireux tout d'abord de s'adapter à ses goûts, Rousseau s'efforça d'exceller dans les disciplines qui fixaient la faveur publique et, quoi qu'on en ait dit, il y réussit parfaitement. A ce moment, il était bien loin de soupçonner ce monde inquiet et trouble de sentiments qu'il portait en lui, et de démêler le rêve douloureux qui déjà s'y formait obscurément. Mais, nous le verrons, ces sentiments poursuivaient leur marche silencieuse ; ils se reformaient avec d'autant plus de promptitude qu'ils rencontraient plus de sourdes résistances, et qu'ils étaient plus blessés, niés, contestés. Un jour devait venir où leur force serait assez grande pour bouleverser l'équilibre intellectuel que Rousseau, par esprit d'imitation sans doute et par respect des formes d'une société séduisante, avait péniblement établi en lui. Ce jour-là, tant de forces comprimées et méconnues, mais en effervescence, tant de ressources de tendresse et de joie tenues en réserve, devaient se faire jour brusquement, éclater en paradoxes éloquents, en ardente poésie. Et ce fut la revanche de la nature sur la convention, de l'esprit novateur sur l'esprit social, du sentiment, qui se hausse à l'autonomie, sur la pensée qui le tient esclave.

Nous voudrions assister à ce moment décisif de la formation de Rousseau. Nous voudrions retracer l'histoire pathétique d'une sensibilité qui se débat et se dégage.

## I

Une telle complexion pourrait déjà nous être révélée du dehors, par l'examen des aspects contrastants que présente l'œuvre spéculative de Rousseau. Elle relève tour à tour — et quelquefois simultanément — d'une ardeur tout idéale qui rattache notre auteur aux plus beaux génies de l'intelligence, et d'une prodigieuse intensité de la vie intérieure. Son œuvre n'est pas une — non plus que sa personne ; mais le ressort qui la fait se déployer est toujours le même.

Qu'il y ait en Rousseau des personnalités opposées, différemment marquées selon les moments, qu'il soit passé par les attitudes les plus diverses du cœur, et cela par nécessité de nature, sans le dilettantisme d'un amateur d'âme, c'est un

point que son histoire psychologique a suffisamment établi. Que sont ces attitudes qui alternent, ou qui se supplantent? D'où sont-elles venues? Comment se sont-elles produites? Commençons d'abord par les bien préciser, avec leur vie distincte, et par établir le fait brutal de leur succession.

La doctrine des premiers Discours, le Contrat Social, l'Emile en certaines de ses parties paraissent relever d'une inspiration très ferme, d'une ordonnance des idées symétrique et rationnelle. Tout est décision et certitude dans l'intelligence souveraine qui, en une soudaine et vaste intuition, a contemplé la suite harmonieuse des idées formant le monde intellectuel, et nous en révèle la fière et noble économie. Intrépidité logique, trame serrée et indestructible des déductions, ivresse dialectique, foi au droit, en l'homme, en la vie, patriotisme ardent : telles sont les dispositions énergiques, éminemment viriles, qui se mettent en relief, et qui se détachent tout en lumière dans cet esprit magnifiquement organisé, illuminé des complètes certitudes. C'est donc une personnalité intellectuelle et morale extrêmement accusée qui se manifeste au lendemain de la réforme intérieure dont nous aurons à esquisser les grandes lignes. L'image héroïque de Rome et de Genève forme le centre de la perspective intérieure. Genève apparaît, ainsi que l'a dit Gaspard Vallette, « baignée dans la claire lumière des souvenirs d'enfance », dans le mirage poétique d'un passé toujours vivant. Et comme si la rude cité introduisait en lui quelque chose de sa décision et de sa fierté, toutes les idées et toutes les démarches dont elle a été l'inspiratrice se détachent avec un relief saisissant, et participent à cette « claire lumière » qu'elle projette sans cesse en son âme. Du même coup et dans la même direction de pensée, nous comprenons les retours fréquents de cet état d'esprit. Tantôt la base solide du patriotisme est donnée par l'attachement aux institutions nationales (1); tantôt la liberté est célébrée avec un enthousiasme qui n'admet nul tempérament et se prête à des tableaux idylliques et héroïques (2); d'autrefois, les fêtes publiques, les jeux, les cérémonies patriotiques sont autant d'éléments précieux dont se forme le sentiment de la patrie et du devoir; ailleurs, enfin, l'éducation

(1) *Considérations sur le Gouvernement de la Pologne*, 1772.

(2) *Projet de constitution pour la Corse*, 1765.

nationale compose pour un peuple une même âme, dominée par un égal amour de la liberté et de l'égalité, par la même image du droit. C'est assez dire que tout parle, dans une telle condition, de vérité et de courage. Prenons le Contrat Social comme l'expression, ou le résumé, d'une telle attitude : nous y verrons un livre héroïque. Il est écrit pour des peuples généreux « que dévorait l'ardent amour de la gloire et de la patrie. » Il est d'une inspiration rationnelle et antique tout ensemble. Il se ressent de l'ardeur à la vie et de la valeur romaine. Il croit et il nous fait croire en la justice et au droit. C'est une page de Plutarque pénétrée de l'esprit cartésien, ou mieux, imbu du sens de l'universel, tel que Spinoza l'eût entendu. En dépit de défaillances momentanées, cette robuste inspiration reprend, ou persiste. Le début des Lettres de la Montagne nous en offre le témoignage frémissant. « Réduit au triste emploi de me défendre moi-même, j'ai dû me borner à raisonner ; m'échauffer eût été m'avilir. J'aurai donc trouvé grâce en ce point devant ceux qui s'imaginent qu'il est essentiel à la vérité d'être dite froidement, opinion que pourtant j'ai peine à comprendre. Lorsqu'une vive persuasion nous anime, le moyen d'employer un langage glacé?... Tout au contraire, celui qui sent (la vérité) ne peut s'abstenir de l'adorer. Celui qui demeure froid ne l'a pas vue. » Nous sommes donc bien en présence d'une ferme maîtrise des idées, des convictions, des joies intimes de Rousseau. C'est là une condition intellectuelle et morale des plus précises : comme inspiration la raison, comme méthode l'évidence, comme religion le droit et la loi, comme objet de contemplation l'universel, et comme état sentimental correspondant, la joie intellectuelle, l'ivresse des idées que tout cela peut donner. C'est une personnalité précise et tranchée, c'est un moi, le moi dominant de Rousseau.

Mais ce n'est pas le seul. Transportons-nous d'un bond à l'extrémité opposée au Contrat Social. Songeons aux « Rêveries » où Rousseau converse avec son âme, et jette un long regard attendri sur tout ce qui l'a ému et charmé. Ou mieux, parcourons les parties les plus lucides des « Dialogues ». Elles relèvent d'une philosophie désolée : la vie nous trompe ; la mort est proche ; l'amitié nous déçoit ; le rêve seul nous console... Cette acceptation résignée du mal, de l'injustice et de la mort, cette renonciation aux croyances héroïques de la

virilité indiquent du moins le désarroi moral de Rousseau, et une composition nouvelle de ses états intérieurs. Or, cette disposition ne se remarque pas seulement au terme de sa carrière, comme on pourrait le croire. Liée à la vie des sentiments, de même que la première était rattachée à l'organisation logique des idées, elle est continue, elle est persistante. Et, qu'on nous passe le mot, elle n'a pas seulement une existence littéraire, ou de reflet. Toutes les fois que Rousseau aime, sent, imagine fortement, donc dans ses amours, dans sa religion, dans son lyrisme, dans son romantisme, on la voit qui se dessine à son tour, qui s'affirme et qui chasse l'autre. Le moi pathétique opposé au moi héroïque, le moi du sentiment opposé au moi de la pensée, le moi qui se défait opposé au moi qui se fait et qui fait, voilà la contrariété interne dont l'œuvre de Rousseau est remplie, comme sa vie, et qui seule peut donner un sens à son inspiration si multiple et si complexe.

Même contraste, énergiquement marqué, entre les idées que la culture intellectuelle lui léguait, et qui composent d'ailleurs le fond de notre civilisation actuelle, et les suggestions venues de la sensibilité. Ne l'oublions pas, en effet : la doctrine de Rousseau va à l'encontre tout d'abord des deux idées essentielles, vitales, auxquelles son siècle a le plus tenu : l'idée du progrès, qu'il remplace par la notion pessimiste d'une irrémédiable chute dont l'esprit social et la pensée réfléchie font les frais ; ensuite, « le faux principe de la raison perfectionnée », qu'il reproche à l'abbé de Saint-Pierre d'avoir adopté, « sur la haute opinion qu'il avait prise des connaissances modernes », pour en faire la base de tous les établissements qu'il proposait et la source de tous ses sophismes politiques. Et de là, apparemment, l'erreur que le dernier partagea avec son siècle et dont ni l'un ni l'autre n'ont jamais pu sortir, que les hommes se conduisaient par leurs lumières plutôt que par leurs passions (1). La défiance à l'égard de ce « faux principe » qui inspira sa réaction contre l'esprit scientifique et l'esprit social, se retrouve, invariable, à la fin de sa carrière. Parlant au marquis de Mirabeau de l'ouvrage sur *l'Ordre essentiel des sociétés politiques*, où la méthode rationnelle est perpétuellement appliquée, Rousseau ne craint pas de dénoncer la prétention et l'insuffisance de la raison abstraite. « Je

(1) *Confess.*, liv. IX, p. 240.

n'ai jamais pu bien entendre ce que c'était que cette évidence qui sert de base au despotisme légal, et rien ne *m'a paru moins évident que le chapitre qui traite de ces évidences*. Ceci ressemble au système de l'abbé de Saint-Pierre, qui prétendait que la raison humaine allait toujours en se perfectionnant, attendu que chaque siècle ajoute ses lumières à celles des siècles précédents. Il ne voyait pas que l'entendement humain n'a toujours qu'une même mesure et très étroite, qu'il perd d'un côté tout autant qu'il gagne de l'autre, et que des préjugés toujours renaissants nous ôtent autant de lumières acquises que la raison cultivée en peut remplacer. Il me semble que l'évidence ne peut jamais être dans les lois naturelles et politiques qu'en les considérant par abstraction. Dans un gouvernement particulier, que tant d'éléments divers composent, cette évidence disparaît nécessairement (1) ». Et il conclut en une sentence qu'il aurait pu jadis s'appliquer : « Votre système économique est admirable. Rien n'est plus profond, plus vrai, mieux vu, plus utile. Il est plein de grandes et sublimes vérités qui transportent. Il s'étend à tout : le champ est vaste ; mais j'ai peur qu'il n'aboutisse à des pays bien différents de ceux où vous prétendez aller »

Exactement à la même époque, à mesure qu'il se détachait davantage des trompeuses clartés de l'évidence transportée dans l'ordre des réalités morales, il marquait, en termes décisifs, son retour aux inspirations du sentiment. Au marquis de Mirabeau encore, il écrivait : « Quelque mal que vous pensiez de la sensibilité, prise pour toute nourriture, c'est l'unique qui me reste ; je ne vis plus que par le cœur (2). »

Disons toutefois que ce jeu contrastant de la pensée et du sentiment, devenu comme une condition de la production pour Rousseau, peut affecter une forme beaucoup plus aiguë. Contestées, piquées au vif par l'aiguillon de la contradiction, surtout quand elle tient à la nature même des choses ou à quelque fatalité sociale, ces forces sentimentales se ramassent et réagissent avec une violence qui les épuiserait tout d'un coup, si la pensée méditative ne venait à point recueillir les fruits de leur agitation. Cette particularité est d'importance : elle a

(1) *Lettre au Marquis de Mirabeau*, 26 juillet 1767, p. 78, t. XIII.

(2) *Lettres au Marquis de Mirabeau*, 19 juin 1767, t. XVIII.

été peu remarquée, elle est pourtant bien remarquable. Insistons-y.

## II

Rousseau pense habituellement sous forme d'irritabilité et en quelque sorte par contraste. L'opposition lui est nécessaire pour construire sa pensée : celle-ci ne s'organise, ne trouve sa vigueur et sa consistance qu'à ce prix. L'aiguillon de la contrariété lui est plus indispensable qu'à d'autres. A cet égard les accidents même de sa vie aventureuse et tourmentée, les obstacles qu'il rencontre sans cesse, les oppositions qui se dressent autour de lui et jusqu'en lui, sauf toutefois la haine et le mépris qui l'affaissent et le désespèrent, permirent à sa brillante pensée de manifester tous ses aspects, de faire éclater toutes ses facettes, de réaliser une à une les possibilités contraires qu'elle recélait. La contradiction — non celle qui vient des idées, mais celle qui vient des personnes, de l'injustice ou de la dureté des hommes, des iniquités sociales ou de la cruauté des institutions — a la propriété de mettre en branle ses forces secrètes, de les précipiter au dénouement, de leur faire porter tout leur fruit. Et comme ces forces sont variées, facilement tendues, en nombre infini, que plusieurs parmi elles sont explosibles et redoutables à l'ordre social, on comprend quelles peuvent être la variété, la portée et surtout l'imprévisibilité de l'œuvre qui en résulte. Dans cet essor des puissances sentimentales, dans cette mise en liberté incessante de ressources si pleines et si riches, on ne saura trop qu'admirer, ou de la force originelle et de l'élan qui les élève, qui les pousse, qui les fait s'épanouir en haut, ou de la diversité et de l'aisance de leurs combinaisons, ou enfin du vertige qui les gagne et les emporte le plus souvent dans un mouvement éperdu. Car on le devine : la sensibilité parvenue à ce point d'exaspération et d'effervescence, quand tant de germes de pensée s'agitent en elle, ressemble à une *force de la nature*. Nul obstacle n'a raison de son mouvement ; nulle formule n'épuise sa fécondité ; nul programme intellectuel n'oriente sa marche. L'effort qui la limite est justement ce qui la fait se ressaisir avec une promptitude déconcertante. Elle rebondit, elle se reforme sans cesse. Quand elle paraît épuisée, elle fait appel à de nouvelles réserves aux-

quelles elle imprime un mouvement inattendu : elle n'est jamais plus près de produire que quand on la croit morte. Contestée, tendue, douloureuse, c'est alors qu'elle est le plus propre à se renouveler, infatigable créatrice.

Cette condition est absolument nécessaire pour l'intelligence de l'œuvre de Rousseau. A l'origine de chacun de ses écrits, nous comptons retrouver, non un travail d'idées (ce travail est une résultante et il est, à tout prendre, secondaire), mais l'exercice d'une tendance. Plus cette tendance s'excite ou s'exaspère, plus elle se prolonge en un ébranlement sentimental, et mieux elle se survit, transformée, dans le système d'idées qu'elle a aidé à produire. Abandonnée à elle-même, elle se fût endormie sans révéler toutes ses puissances. Elle eût connu cette impression mortelle de langueur, ce dégoût, ou ce manque d'intérêt à la vie que Schopenhauer signale comme l'écueil d'une activité sans contraste. Les circonstances devaient lui épargner cette extrémité. En lui ménageant de perpétuels obstacles, elles allaient redoubler son élan et rendre plus inévitable, plus manifeste aussi, l'explosion finale. Dans cette explosion de la tendance, d'abord frémissante et contenue, réside à proprement parler le travail créateur chez Rousseau.

Cette disposition secrète nous permettra d'abord de comprendre la forme même de ses écrits, qui sont moins des traités orientés vers la calme exposition que des actes d'opposition ou de révolte. La forme en est par suite toujours directe et proprement personnelle. Elle s'adresse à un interlocuteur, réel ou imaginaire : elle devient rapidement conversation persuasive ou pressante, dialogue, réplique foudroyante, colloque intérieur. Il y a toujours, en elle, du mouvement et de la parole, avec l'accent qui remue et s'adresse à un auditeur invisible. Ce sont, en effet, des « Discours », avec ce que le genre comporte de convainquant et d'immédiat. Emile met aux prises deux personnalités qui en appellent de l'une à l'autre sans cesse, et la Profession de foi du vicaire savoyard est le plus émouvant des sermons laïques. Le Contrat Social a l'allure d'une proclamation héroïque. Les Confessions tirent une partie de leur grandeur de ce qu'un homme se révèle, qu'il fut, devant d'autres hommes, mortels et pitoyables comme lui : elles s'adressent à un cercle compatissant d'au-

diteurs invisibles, formé de ceux qui ont aimé et souffert. La « Julie » est la rencontre passionnée de sensibilités tendues et douloureuses, qui doivent à cette condition de passer par les attitudes les plus paradoxales du cœur. Mais surtout, c'est la forme directe que Rousseau recherche; c'est qu'elle le met en présence d'un adversaire à réduire, ou à convaincre, ou à foudroyer. Sa vigueur se contracte alors comme pour un grand effort, une lutte suprême. *Lettres sur la musique française, lettres à M. de Beaumont, lettres écrites de la Montagne, lettres à Malesherbes, lettres à d'Alembert*: c'est une communication directe de personne à personne, une dialectique passionnée qui cherche, qui presse, qui poursuit l'esprit, le circonviert, investit peu à peu toute l'âme, l'entoure de sophismes, soulève en elle des doutes et des contentions, la froisse, la contrarie, la met en désaccord avec elle-même, l'amenant à désirer la solution suggérée, celle qui la réconciliera avec soi, qui l'apaisera, qui la rachètera de l'erreur, et, pour arriver à ce terme, avec une habileté sophistique, sait faire miroiter à ses yeux les promesses de vérité, auxquelles se mêle l'attrait de la félicité promise et du salut assuré.

Il est d'ailleurs facile de voir à l'œuvre ces tendances ébranlées par la contrariété, et de suivre le jeu de leur création quand, piquées au vif, elles s'émeuvent et s'exaltent.

Rousseau, depuis son arrivée à Paris, son séjour à Venise, son retour dans une société qui lui fait fête, s'occupe, comme on sait, de musique, de lettres, d'économie sociale, et finit par écrire à l'Encyclopédie: bref, il accepte tranquillement les conditions de l'existence ordinaire, et il s'y adapte. A plusieurs reprises cependant des réactions se produisent, accompagnées d'un travail intérieur des plus féconds. A la suite d'une maladie suivie de fièvre et de vertige, l'image, je dirai même la vision de sa vie idéale, opposée à sa vie mécanique et banale, apparaît nettement, se met en relief, détermine par un jeu de contraste la résolution d'une *réforme morale*. Cette résolution est d'ailleurs suivie d'effet. Rousseau commence à rompre avec les cadres sociaux. Il se libère. Peu de temps après, une autre vision, obtenue toujours par résistance aux engagements qui pèsent sur lui, se précise et prend corps dans son esprit: elle lui révèle l'infinie jouissance que la création imaginative porte en elle, avec ses promesses de félicité. — Les premières œuvres

s'expliquent par là : ce sont des actes d'opposition et de résistance. L'amour de la liberté, — qui est avec le goût du bonheur une des tendances les plus profondes chez Rousseau, — ne fût point sortie du vagabondage intellectuel, si les cadres sociaux formés par des amitiés tyranniques, des habitudes contraignantes, n'avaient déterminé cette attitude agressive. La lettre sur la musique française est un *heurt*, et rien d'autre. La lettre à d'Alembert dérive d'un mouvement d'indignation contre ceux qui entreprennent de pervertir la patrie. L'affirmation réitérée de l'état de nature, de la vie selon la nature, est moins un tableau positif de l'existence primitive qu'une réplique, ou une riposte, ou un défi, à ceux qui prônent la vie sociale. La Nouvelle Héloïse, commencée dans la plus parfaite sérénité, se ressent d'un besoin d'aimer que les circonstances ne favorisent guère d'abord, qu'elles contrarient absolument par la suite. Si l'amour n'eût été contesté, et traversé, la note pathétique, ce mélange de désir et de regret, ne se fût point manifestée à ce point. Emile est une protestation de la tendance à la liberté, de la tendance au bonheur, à la conquête du monde par l'exercice libre et par la joie, contre les formes d'éducation qui les méconnaissent et les contrarient. La sensibilité enfantine qui ne s'est jamais abolie dans Rousseau résiste et s'inquiète, blessée de tous côtés par les menaces de formation mécanique, de pharisaïsme pédantesque : elle étouffe, elle proteste, elle se révolte. Ce cri d'indignation est l'Emile. La condamnation de l'archevêque de Paris, les circonstances de l'exil déterminent la foudroyante réplique qu'on sait, merveille de dialectique et de discussion pressante : l'individualisme religieux, blessé au vif, se débat et se libère. Mais il se révolte à nouveau, avec une énergie indomptable, quand les pasteurs de Genève l'attaquent si injustement : les tendances religieuses blessées se font agressives et combatives. Les *Lettres de la Montagne* expriment ce soulèvement de l'âme, et cette réaction mystique : ce sont des gémissements de héros. On a remarqué que, très près du protestantisme dans la lettre à M. de Beaumont, Rousseau est rejeté, par le jeu des contrastes, dans une façon de sentir presque catholique. Enfin, les *Confessions* sont fortuitement commencées à Motiers, sur l'exhortation d'un libraire, et d'abord dans une pensée d'apologie. S'il n'avait pas été persécuté, il ne les aurait peut-être

pas écrites. Les *Dialogues* nous offrent son « cœur » dédaigné, se débattant contre des ennemis invisibles, et les *Rêveries* sont une admirable revanche de la sensibilité qui échappe enfin à tant d'obstacles et plane sur une réalité hostile, avec la douce conviction qu'elle porte en elle l'apaisement et la délivrance.

Ainsi, nous en convenons, le jeu des tendances n'expliquerait pas à lui seul l'étonnante succession de tant d'œuvres rares. La résistance, l'hostilité réelle ou imaginaire des hommes, les sottises de la société ont agi sur la partie la plus aveugle de son âme, la sensibilité. Cette sensibilité sans règle, suspendue à la jouissance, au bonheur et à l'amour, y devient, grâce à l'obstacle, exaltée et intraitable, presque toujours ennemie de l'opinion, instigatrice de révolte. Son goût prédominant, sa vraie passion, son plus grand plaisir, serait de rêver. Il raconterait « les orgies silencieuses de sa sensibilité et de son imagination ». Celles-ci prennent corps, parce que la réalité sociale les menace et les offusque. De même, s'il a le dégoût des hommes, il faut en chercher la cause secrète, non certes dans un pessimisme doctrinal, mais dans l'opposition irréductible de ses tendances personnelles, dans cet « indomptable esprit de liberté que rien n'a vaincu », et qu'il est sans doute le seul à connaître. La doctrine viendra ensuite, résultant de ces heurts et de ces oppositions. Des tendances comprimées ou méconnues, qui se contractent, se révoltent, et finalement s'épanouissent en une floraison d'images et de mythes, l'ivresse d'un rêveur alourdi de songes et, en fin de compte, la disposition en systèmes de ces élancements du cœur et de ces aspirations inassouvies, tandis que la réflexion pâlit et que les normes qu'elle propose s'éclipsent, voilà l'œuvre de Rousseau saisie, non dans son développement doctrinal, mais dans les sources affectives qui l'alimentent. Rousseau confondra toujours ses tendances et sa « sensibilité », sa sensibilité et son cœur. Il accordera à la sensibilité le prix infini que Descartes et Pascal attribuaient à la pensée. De là le drame intérieur installé dans son œuvre, et qui la bouleverse : de là son caractère contrastant et douloureux ; de là ses déchirements. Sentir, c'est déjà désirer et souffrir.

Sur ce point, le témoignage de Rousseau est formel et décisif : « Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité,

ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvai en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élanement du cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas l'idée, et dont pourtant je sentais le besoin. » Etrange spectacle que cette sensibilité insatiable. C'est là pourtant que réside le secret du génie de Rousseau. Suspendue au désir inassouvi, au point de n'être que ce désir même, cette sensibilité suscitera de son fond un mirage bienfaisant. Comme il arrive au désir qui s'assouvit, elle se reposera par instants dans une vision pleinement satisfaisante et se donnera une sorte de revanche idéale sur les circonstances qui l'ont contrariée ou abolie. Elle se créera ainsi une atmosphère, de nouvelles conditions de vie adaptées à son besoin dominant, à son délire, ou à son caprice. Elle ne sera plus, comme au début, instigatrice de révolte ou de résistance ; elle deviendra créatrice de fictions, de chimères, de visions consolatrices. Les mythes, dont nous avons parlé, se produiront avec une prodigieuse abondance dans cette pensée ramenée, de la sorte, à la fécondité primitive. Et tous ces mythes nous parleront d'un « monde enchanté » où l'imagination se complaît et qu'elle tire, à l'appel du désir, de son propre fond. Cette intervention est décisive. De cette explosion de la tendance en des images qui la figurent, en des mythes qui la symbolisent, on verra sortir l'inspiration si multiple et si ardente : monde éclatant produit à son gré, rempli de ses attraits, colorés de ses feux changeants. Ainsi la pluie de lumière, variée et étincelante, que des fusées explosant dans la nuit laissent flotter après elles.

### III

L'état d'ardeur et de première inquiétude que nous venons de décrire peut très bien s'accorder avec l'aveu de la première lettre à M. de Malesherbes. « J'ai cependant fait dans ma jeunesse quelques efforts pour parvenir. Mais ces efforts n'ont jamais eu pour but que la retraite et le repos dans ma vieillesse ; et comme ils n'ont été que par secousses, comme ceux d'un paresseux, ils n'ont jamais eu le moindre succès. Quand les maux sont venus, ils m'ont fourni un beau prétexte pour me livrer à ma passion dominante. Trouvant que c'était une

folie de me tourmenter pour un âge auquel je ne parviendrais pas, j'ai tout planté là et je me suis dépêché de jouir. » Cette contradiction de son cœur avec son esprit, du goût héroïque et romanesque hérité de ses lectures et de sa première formation, avec son indolence naturelle, devait l'amener aux deux sentiments qui nous paraissent commander toute sa vie, savoir : le détachement à l'égard du monde, où rien n'est qu'artifice et efforts inutiles, et l'attachement croissant à une société idéale, œuvre de son imagination, où il puisse du moins contenter son cœur. Il s'en explique très nettement :

Dans ma jeunesse, je croyais trouver dans le monde les mêmes gens que j'avais connus dans mes livres ; je me livrais sans réserve à quiconque savait m'en imposer par un certain jargon dont j'ai toujours été la dupe. J'étais actif, parce que j'étais fou ; à mesure que j'étais détrompé, je changeais de goûts, d'attachements, de projets ; et dans tous ces changements je perdais toujours ma peine et mon temps, parce que je cherchais toujours ce qui n'était point. En devenant plus expérimenté, j'ai perdu l'espoir de le trouver, et par conséquent le zèle de le chercher. Aigri par les injustices que j'avais éprouvées, par celles dont j'avais été le témoin, souvent affligé du désordre où l'exemple et la force des choses m'avaient entraîné moi-même, j'ai pris en mépris mon siècle et mes contemporains ; et, sentant que je ne trouverais pas au milieu d'eux une situation qui pût contenter mon cœur, je l'ai peu à peu détaché de la société des hommes, et je m'en suis fait une autre dans mon imagination, laquelle m'a d'autant plus charmé que je la pouvais cultiver sans peine, sans risquer de ne pas la trouver toujours sûre et telle qu'il me la fallait (1).

Voilà, formellement établie, la contradiction interne qui poussait irrésistiblement Rousseau à la résoudre *théoriquement* par une doctrine appropriée à son état, et *pratiquement* par un mode d'existence capable de fixer un terme à ce conflit désespérant, et à donner le pas au cœur sur la raison, à la vie sentimentale sur l'esprit social. La doctrine qui devait donner satisfaction aux vœux secrets, si longtemps comprimés, de la sensibilité, est celle que tout le monde connaît, et qui forme la matière du premier Discours. Elle se retrouvera aussi dans le Discours sur l'inégalité et le Traité de l'é-

(1) *Deuxième lettre à Malesherbes.*

ducation : « lesquels trois ouvrages sont inséparables et forment ensemble un même tout. » Car, notons-le bien : toutes les contradictions du système social qui y sont dénoncées, ainsi que les oppositions insurmontables entre la destinée de l'homme « bon naturellement », et sa destination sociale tenant à des institutions qui ne cessent de l'altérer, sont en réalité rattachées à une opposition plus profonde, *tout interne* : « un paresseux qui s'effraie de tout soin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter et sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte. » Deux contraires qui semblent ne pouvoir s'allier dans le même caractère, mais qui composent pourtant le fond du sien. Evidemment, cette nature double, agitée continuellement par des alternatives de désespoir et d'exaltation, ne saurait trouver le calme, bien au delà du principe de l'effort intolérable et de l'agitation stérile représentés par toute vie sociale, que dans l'abandon aux forces élémentaires de la nature, dans le repos confiant au sein d'un état qui soit comme la jeunesse du monde, et qui réponde, à son tour, à l'éternelle jeunesse du cœur.

Ce dénouement théorique était bien fait, on en conviendra, pour donner satisfaction au double besoin qui agitait l'âme de Rousseau : ce besoin de quiétude et de tranquillité sereine, et cette aversion innée, fortifiée encore par l'expérience, pour l'entrave et l'effort. Si Rousseau se présente aux yeux de ses contemporains en contempteur de la société qui l'avait tant célébré, et en « ennemi des lois », ce n'est pas, comme l'estiment de superficiels commentateurs, par l'effet d'une pensée paradoxale ni comme suite d'une vue de l'esprit. Mais le sentiment, semblable à une faible lueur, qui s'était éveillé en lui, pareil à une révélation subite, au penchant du vallon des Charmettes, devait prolonger sa flamme tremblante sur les premières réalités de la vie avec lesquelles ce grand enfant se trouvait aux prises. Il devait grandir sans cesse, alimenté par la détresse morale, et finir par dissiper toutes les fausses clartés qui l'avaient abusé, tous les faux biens qui l'avaient séduit. « Taisez-vous, raison imbécile », répéterait-il, dans une situation presque identique, avec Pascal. En tous cas, le principe de la « raison perfectionnée » ou de la réflexion est désormais subordonné au principe de l'instinct, la technique bassement scientifique qui en résulte comme une suite

d'opérations calculatrices, à la vie du sentiment et de l'intuition. La raison, engagée dans ses laborieuses constructions, n'a donc plus à contrarier les vues de l'instinct, les révélations du cœur. Celui-ci a trouvé, ou retrouvé, son ordre ; c'est l'ordre de la sensibilité. Il peut s'y reposer sans crainte des pièges du raisonnement ramené à sa médiocrité native. Rien ne saurait l'en déloger. La prédominance de l'état naturel sur l'état social consacre l'avènement de l'ordre du cœur ; elle est figurative ; elle n'a qu'une valeur de symbole. La vertu, qu'elle célèbre, n'est que l'harmonie et la souplesse native de la sensibilité rendue à elle-même.

Un tel dénouement, rattaché si directement à l'évolution des sentiments et des affections, devait avoir sans tarder une répercussion pratique. La retraite à l'Hermitage, la vie libre de Montmorency seront le terme logique de cette conversion. Le solitaire de Port-Royal allait chercher dans l'isolement un moyen efficace de briser avec tous les engagements qui pouvaient le distraire, et qui, du dehors, importunaient sans cesse la vie du dedans (1). A vrai dire, ce détachement ascétique ne se retrouvera pas dans Rousseau qui, en matière de salut, fut surtout sensible et à la libération de ses images comprimées par la vie sociale et à la satisfaction immédiate d'imaginaires désirs. Mais il demandera à la solitude ce qui constituait pour lui l'essentiel même du salut, la libre circulation des sentiments et des idées, l'enrichissement interne, un redoublement de son existence imaginative. Quant à savoir si pareil état d'esprit était solide, on n'a qu'à mesurer le nombre, la consistance et la continuité des œuvres qui en naquirent, pour en apprécier la valeur et l'extraordinaire efficacité.

Toutefois, les circonstances et, plus encore, la marche normale de ses sentiments ne devaient pas lui permettre d'arriver immédiatement au but. Ici se place, de 1751 à 1756, après le premier discours jusqu'à la retraite à l'Hermitage, une période encore inquiète, surtout tendue, qui sert de transition entre l'état social, hors duquel il se sent insensiblement attiré, et l'état naturel, ou ce qui est identique, l'état de sensibilité et d'imagination pures auquel l'appelle une irrésistible vocation.

Pour nous en convaincre, retenons les principaux degrés de

(1) Cet état d'esprit a été profondément analysé par M. Boutroux dans son *Pascal*.

cette réforme morale. Une maladie, contractée peut-être « au maussade travail de cette maudite caisse », lui fit faire de sincères réflexions sur son état. Il est bon de remarquer, en passant, que, comme la plupart des imaginatifs (et je n'en excepte point Pascal), la période de maladie est, chez Rousseau, féconde en projets viables et en desseins tournés vers l'action, disons le mot, en véritables conversions morales. « Comment accorder les sévères principes que je venais d'adopter avec un état qui s'y rapportait si peu? Et n'aurais-je pas bonne grâce, caissier d'un receveur général des finances, à prêcher le désintéressement et la pauvreté? Ces idées fermentèrent si bien dans ma tête avec la fièvre, elles s'y combinèrent avec tant de force, que rien depuis lors ne les en put arracher, et durant ma convalescence, je me confirmai de sang-froid dans toutes les résolutions que j'avais prises dans mon délire (1). » Renoncer à tout projet de fortune, se vouer à passer dans l'indépendance et la pauvreté le peu qu'il avait à vivre, appliquer toutes les forces de son âme à briser « les fers de l'opinion » et à faire avec courage tout ce qui lui paraissait bien sans s'embarrasser aucunement du jugement des hommes : telles furent les grandes lignes de sa réforme personnelle. Celle-ci, pratiquement, aboutit à la cessation d'un service chez M. de Francueil et au choix d'un métier, moins relevé sans doute, mais aussi moins dépendant et d'une régularité moins ponctuelle : « Croyant n'avoir plus besoin de prévoyance et faisant taire la vanité, de caissier de financier, je me fis copiste de musique (2). » Cette réforme (3) ne l'empêche pas cependant de consolider ou de nouer de nouvelles amitiés, le baron d'Holbach, Duclos « doué de trop grands talents pour ne pas aimer ceux qui en avaient », la marquise de Créqui. Il se ménage des retraites charmantes chez le vicaire de Marcoussis, « où l'on passait le temps à chanter des trios de Chenonceaux », chez M. Mussard, son compatriote et parent, vrai philosophe pratique « qui vivait à Passy, sans souci aucun, dans une maison très élégante et dans un très joli jardin ».

Si *le Devin du Village*, qu'il composa à cette époque et dans cette charmante retraite, paraît être une dérogation à ses ma-

(1) *Confessions*, partie II, liv. VIII, p. 141.

(2) *Ibid.*, p. 143.

(3) Voir à ce propos d'intéressantes remarques dans l'ouvrage de M. Louis Duclos : *Jean-Jacques Rousseau : de Genève à l'Hermitage*.

ximes austères, la résolution qui en suivit la représentation donnée à Fontainebleau, devant la Cour, fut du moins bien conforme à ces principes et d'une noble simplicité. On sait comment Rousseau, en renonçant à une présentation au Roi, renonça du même coup à une pension qui lui était conditionnellement offerte. Il s'exemptait ainsi du joug qu'elle allait lui imposer. Car autrement, « adieu la liberté, la vérité, le courage. Comment oser parler d'indépendance et de désintéressement?... Je crus donc en y renonçant, prendre un parti très conséquent avec mes principes et sacrifier l'apparence à la réalité ». Ces principes, qui s'essayaient à régler sa vie si contrairement à sa vraie nature — nous verrons bientôt la réaction s'opérer, — il allait encore s'y raffermir, en les exposant dans le Discours sur l'origine de l'inégalité et en les mettant au jour dans leur sévère économie.

Le voyage à Genève, qui suivit de près cette composition, vint à propos le confirmer dans ses projets de réforme morale. L'évolution de sa sensibilité religieuse avait suivi, depuis la transformation contemporaine du premier Discours, une voie parallèle. La fréquentation des Encyclopédistes, loin d'ébranler sa foi, l'avait affermie par son aversion naturelle pour la dispute et pour les partis (1). D'autre part, pénétré, par l'étude de l'homme et de l'univers, d'une croyance en l'ordre des causes finales et en l'intelligence qui les dirigeait, il s'était aussi appliqué à lire la Bible, et surtout l'Évangile, méprisant « les basses et sottes interprétations que donnaient à Jésus-Christ les gens les moins dignes de l'entendre ». Ainsi la philosophie, en l'attachant à l'essentiel de la religion, l'avait détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offusquée. Cette libre exégèse l'avait à la fin conduit de la période d'indifférence qui avait suivi son catholicisme imaginaire et romantique au protestantisme, d'ailleurs requis pour obtenir le titre, tant désiré, de citoyen de Genève. On sait que cet enthousiasme « républicain », dont la conversion religieuse avait été le gage, ne dura pas longtemps. En dépit de cette conversion, en dépit de la célèbre dédicace à la république de Genève, « le seul avantage que lui procura cet ouvrage, outre celui d'avoir satisfait son cœur, fut le titre de

(1) *Confessions*, t. XIV p. 191.

*citoyen* qui lui fut donné par ses amis, puis par le public à leur exemple, et qu'il perdit dans la suite pour l'avoir trop bien mérité (1) ».

Avec cette constatation désabusée et ce « mauvais succès », se termine la première période de la réforme personnelle : réforme incomplète, relevant trop strictement à la fois de l'esprit cartésien et de l'esprit calviniste et, pour ces deux raisons, trop étrangère à la nature profonde de Rousseau, qui devait la combiner peu à peu avec des éléments beaucoup plus persistants de son caractère vrai et de sa personnalité.

On le devine : elle dépendait encore, en partie, de ce caractère artificiel que l'étude, la réflexion, les acquisitions de l'expérience avaient en quelque sorte consolidé. Si elle s'accordait avec un moi parasitaire, le moi tout construit de la réflexion, elle ne correspondait que bien rarement au « moi » du sentiment et de l'affection pure, à celui qui vibrait et ondulait profondément, et qui venait rejoindre les forces de la nature dont il était lui-même comme un élément. Nul système de théologie ou de morale ne pouvait se piquer de capter cette puissance redoutable ni d'accaparer l'étrange inspiration, faite de lumière et d'amour, qui circulait en elle. Cette puissance singulière, nous l'avons vue se creuser péniblement parfois, et parfois avec une impétuosité déconcertante, un chemin sinueux à travers les obstacles qu'elle rencontrait, ou parmi les systèmes d'idées et d'habitudes qui l'avaient un moment tenue captive. Nous avons mesuré le pouvoir extraordinaire de résistance et de dissociation qu'elle renferme, et qui nous a étonné plus encore peut-être que sa faculté créatrice. Mise en branle par les circonstances aventureuses d'une enfance et d'une adolescence prolongées, enrichie par les crises intellectuelles et les orages de l'esprit, elle ne fait que recueillir des forces secrètes qui s'épanouiront un jour dans toute leur savoureuse originalité. En attendant, ces forces, mues par une inspiration inconsciente, comme par un instinct défensif, se dégagent des cercles d'influence où elles sont emprisonnées. Elles échappent, impatientes et révoltées, au réseau qui les enserrait. Ces replis et ces détours, ces sinuosités, ces mouvements tournants finissent par avoir raison des influences les mieux con-

(1) *Confessions*, t. XIV, p. 197.

certées, des amitiés les plus tyranniques, des engagements sociaux, des institutions, des lois. Et l'œuvre où ce singulier génie décrit les résistances de la nature à l'asservissement de la pensée correspond justement à l'histoire de cette force primitive et sauvage, voisine des puissances élémentaires, dont elle excelle à s'assimiler le charme fécond. Elle en devient l'image fidèle, capable de s'en détacher à son tour pour vivre d'une vie indépendante, animée du souffle créateur qui se survit en elles. Ainsi, ni le monde, ni la période d'imitation et de contre-façon, ni l'engouement scientifique, ni la propagande encyclopédique, ni la philosophie, ni les souvenirs de Genève, ni la réforme morale, ni le protestantisme enfin, ne réussissent à la retenir. Elle se dégage successivement de toutes ses influences en bouleversant l'ordre des idées ou des faits, et en poursuivant, comme sous la pression de quelque puissant instinct, ses obscures destinées. Où s'achemineront ces forces errantes ? Trouveront-elles, au terme, le bonheur et la délivrance dont elles ont l'appétit ? Peut-être allons-nous le savoir.

#### IV

On connaît les circonstances assez fortuites qui détournèrent Rousseau de son projet de retour à Genève et qui le fixèrent à l'Hermitage, « ce lieu solitaire et très agréable » qui l'avait déjà frappé. On sait, par le joyeux et abondant récit des *Confessions*, comment la délicatesse de M<sup>me</sup> d'Epinaï lui avait ménagé cette retraite. Il s'y installe le 9 avril 1756, alors que « la terre commençait à végéter » et qu'on voyait déjà « des violettes et des primevères ». A vrai dire, celui qui venait ainsi demander à la solitude un repos fécond apportait un programme de méditation intellectuelle dont nous le verrons peu à peu détourné par l'éclosion de la pensée rêveuse, plus conforme à sa nature profonde. Quels étaient donc ces projets philosophiques et ces écrits commencés, dont il comptait poursuivre la calme réalisation ? D'abord les Institutions politiques, dont il avait conçu la première idée durant un séjour à Venise. Une autre entreprise, plus récente, l'occupait davantage en ce moment : elle lui avait été suggérée par l'abbé de Mably, sous le patronage de M<sup>me</sup> Dupin : c'était l'extrait des écrits de l'abbé de Saint-Pierre,

sorte d'exposé qu'il devait rendre clair et élégant, des idées de l'auteur qu'il fallait « pêcher à la nage dans vingt-trois assommants volumes » diffus, confus, pleins de redites. Ce travail, très convenable « à un homme laborieux, un manoeuvre », n'était pas son fait. Un projet plus personnel, et qui pouvait être utile aux hommes, était la Morale sensitive, ou le matérialisme du Sage. Frappé par les dissemblances que la plupart des hommes présentent au cours de leur vie, instruit, par son propre exemple, des flux et reflux des sentiments, Rousseau se proposait de chercher la loi de ces variations. Il voulait en marquer les causes et s'attacher à celles qui dépendent de nous, pour montrer comment « elles pouvaient être dirigées par nous-mêmes pour nous rendre meilleurs et plus maîtres de nos actions (1) ». Or, ces changements, bien loin d'avoir une origine fortuite, dépendent en grande partie de l'impression antérieure des objets extérieurs qui nous modifient continuellement et qui créent en nous, sans nous et pour nous, des dispositions pratiques et des habitudes toutes-puissantes. Connaissant la loi de ces rapports, on pourrait assurer à la raison cette régularité que les perturbations de la matière lui ont enlevée, et forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle tourne si souvent (2). Enfin il méditait un système d'éducation, qui sera son Emile, et dont M<sup>me</sup> de Chenonceaux l'avait prié de s'occuper. En dehors de ces projets, Rousseau, en travailleur avisé, estimant qu'un changement d'ouvrage est une véritable récréation, se proposait de mener à bonne fin le Dictionnaire de Musique dont les matériaux épars, mutilés, informes, « rendaient l'ouvrage nécessaire à reprendre presque à neuf ».

Voilà pour les projets intellectuels. Toutefois, le train de vie à la campagne, en favorisant son penchant à la rêverie, dut avoir une prompte influence sur ce programme de travail. Le voilà en effet chez lui, dans une retraite agréable, et solitaire, capable d'y vivre de cette vie égale et paisible pour laquelle il se sentait fait. Ces projets « littéraires » ne devaient pas tarder à se ressentir des dispositions nouvelles qu'un état si doux devait exciter insensiblement en lui. Ceux qui n'étaient qu'objectifs ou impersonnels, comme l'exposé des théories

(1) *Confessions*, p. 218.

(2) *Ibid.*, p. 219.

de l'abbé de Saint-Pierre, allaient devenir l'objet d'une occupation mécanique; la Morale sensitive était, malgré son intérêt réel, trop théorique pour s'harmoniser avec les aspirations et les élancements de sa sensibilité. Le Contrat social et l'Emile surnagèrent pour des raisons que l'on devine aisément; ils offraient un cadre favorable aux préoccupations intimes de Rousseau, ou se rattachaient à sa vocation réformatrice. Il devait s'y ajouter la lettre à d'Alembert et la Nouvelle Héloïse. Ni l'une ni l'autre n'étaient prévues. Comment expliquer cette perturbation apportée dans un plan d'étude si longuement mûri et si bien concerté? Comment comprendre la genèse de ces œuvres capitales qui ne se rattachent pas toujours à l'unité de pensée dont Rousseau a grand souci? Quelle est la force qui les oriente dans le secret, alors qu'elle repousse les autres, et qui les porte au premier plan? Ce serait méconnaître Rousseau si l'on oubliait que l'intérêt spéculatif, quoique agissant puissamment sur lui, se subordonne le plus souvent à « un état du cœur », et la logique des idées à la logique des sentiments. Pour entendre l'orientation nouvelle de ses pensées, il convient de « récapituler » avec lui les affections secrètes qui l'agitaient depuis peu et qui donnaient à son âme une nouvelle forme. Elles nous permettront de comprendre encore une fois — et ce ne sera pas la dernière — la genèse de ses œuvres et les transformations inattendues de son génie.

Nous avons montré, dans la première partie de cette étude, que le système doctrinal de Rousseau se rattachait à une attitude mentale assez nouvelle pour lui : la concentration des forces intellectuelles, ramassées dans quelques vues de l'esprit et correspondant à cet ordre d'idées dont il ne se lassait pas de contempler « la noble et fière économie ». Nous avons rétabli au centre de ce système de pensées l'action de certaines reminiscences venues de la formation antique et du caractère genevois. Bref, c'était là *un cycle héroïque*, à la fois romain et protestant, nettement caractérisé par l'harmonie étroite de la conduite et de la pensée, et par la forme tranchante, catégorique des maximes. Bien que ce cycle doive reparaître au moment du Contrat social et dans certains passages de l'Emile, nous l'avons jugé extérieur encore à Rousseau et étranger à sa vraie nature, au-dessus de laquelle, de son propre aveu, il

avait vainement tenté de s'élever. De là, par la suite, cette rigidité des idées, cette intrépidité logique, exclusive de toute nuance, cet esprit de système, enfin, fort éloignés de ses dispositions intimes. De même, dans l'ordinaire de la vie, il suffira d'un changement de situation pour qu'il soit rendu à cette nature qu'il avait voulu dépasser, et, que le moi factice, maintenu avec une foi et une énergie inébranlables, fasse place à un enchaînement d'émotions beaucoup plus puissant sur son cœur et sur son inspiration.

Ne parlons pas encore des modifications de milieu qui devaient agir si puissamment sur sa « machine » et par là sur sa pensée, qu'on n'oublie pas l'esquisse très significative de la Morale sensitive ; recueillons plutôt des indices capables de révéler un changement radical dans l'attitude si tendue et si énergiquement factice que nous venons d'étudier. *Le Cycle de Rome et de Genève* (1) perdait en consistance, par le désenchantement même que Genève avait causé et qui déterminait, en un choc en retour inévitable, un nouveau groupement de pensées et de sentiments. A peine rendu à la foi protestante et à la hiérarchie civique, qu'il avait tant recherchées, Rousseau, en une mutation morale qui lui est familière, se détache et se rebute. La sécheresse « calviniste », qui avait soutenu son projet au cours de cette période troublée, se découvre-t-elle à lui avec ce qu'elle a de désespérant pour le cœur ? Rousseau aperçoit-il, tout d'un coup, cette carrière d'efforts, de lutte incessante avec soi-même et, pour parler comme les mystiques, d'aridité spirituelle ? Recule-t-il devant la perspective des sacrifices sans éclat et des héroïsmes obscurs que découvre l'esprit, quand il n'est plus soutenu par la fièvre de l'imagination ? Cette imagination échauffée, qu'on rencontre toujours chez lui en ses moments d'effervescence et qui s'ajoute à tout travail d'esprit, se trouva-t-elle, la crise passée, sans force pour transfigurer des perspectives désolantes ? J'estime, pour ma part, qu'il y avait dans la sensibilité de Rousseau tout un groupe de forces auxquelles l'attitude morale de la période calviniste ne pouvait donner satisfaction. Par une tactique que nous avons dénoncée, ces

(1) Voir, à propos de cycles psychologiques successifs, le cas très différent étudié avec tant de pénétration par M. Flournoy, *Des Indes à la planète Mars*.

forces vont s'organiser en vue de la résistance. Elles vont faire pression sur la cloison qui les a artificiellement retranchées du concert des puissances spirituelles dont elles faisaient parties. Bref, elles vont prendre leur revanche. Nous allons assister à ce lent travail de désagrégation d'un système d'idées par un système de sentiments, d'un moi sincère, conscient, mais superficiel encore, par un autre moi, placé à l'arrière-plan, inavoué jusqu'ici, mais dont l'activité se tend et bouillonne, et qui saura opposer à la symétrie conventionnelle du premier moi, la ténacité et la persistance des inspirations venues de la nature.

Nous avons vu que le projet d'établissement à Genève fut presque simultanément pris et abandonné. A cette date qui marque pour Rousseau l'une de ses plus grandes révolutions intérieures, les sentiments refoulés, vestiges de sa première existence, tendent à se reconstituer avec une promptitude incroyable. Il semble, en d'autres termes, que la force morale qui s'est tassée sur un point de la conscience se reforme sur un autre, déterminant un nouvel équilibre de l'esprit et comme une nouvelle effusion de force. A cette composition instantanée, à ce réveil des sentiments endormis, un rien, une rencontre fortuite pouvait servir de prétexte. C'était été le cas de son ancien ami Venture, dont la visite, reçue avec indifférence, ne laissa pas d'amorcer un travail d'esprit de ce genre et dont la vue ramena, des profondeurs de la mémoire, d'anciennes images particulièrement douces. Ce fut comme une voix du passé devant laquelle les appels du présent devinrent sans force. « Quand il fut parti, le souvenir de nos liaisons me rappela si vivement celui de mes jeunes ans, si doucement, si pleinement consacrés à cette femme angélique qui maintenant n'était guère moins changée que lui ; les petites anecdotes de cet heureux temps ; la romanesque journée de Toune, passée avec tant d'innocence et de jouissance entre ces deux charmantes filles dont une main baisée avait été l'unique faveur, et qui malgré cela m'avait laissé des regrets si vifs, si touchants, si durables ; toutes ces ravissantes délices d'un jeune cœur, que j'avais senties alors dans toute leur force et dont je croyais le temps pour jamais passé, toutes ces tendres réminiscences me firent verser des larmes sur ma jeunesse écoulée et sur ces transports désormais perdus pour

moi (1). » Pour une sensibilité différente, la douceur de ces souvenirs, un instant savourée, se fût bien vite fondue avec les images du présent, ou mieux se fût vite dissipée, comme le mirage du bonheur perdu. Mais en juger ainsi pour Rousseau, c'est mal comprendre la nature de sa sensibilité, l'influence qu'exerce sur elle la loi des contrastes affectifs, et surtout la prise de possession immédiate et tyrannique de ses secrètes énergies par un tel mirage, toujours tout-puissant en elles. Mieux que la présence de Voltaire dans le voisinage de Genève, mieux que la répulsion que Tronchin lui inspirait, ces sentiments soudainement évoqués agirent sur lui : que devenait, devant ces vibrations délicieusement prolongées, le moi moral, de date récente, avec son infatuation ? Il ne pouvait que s'abolir insensiblement.

C'est ce qui eut lieu. Rousseau, nous le savons, sent et agit sous l'impulsion de la contrariété. L'obstacle excite et multiplie ses énergies ; il ne pense, ou plutôt il ne construit fortement sa pensée, que s'il a des résistances à vaincre. Il spéculait sous le régime de l'irritabilité intellectuelle ; l'indignation soutient ses idées. Ne voyant plus les hommes, il cesse de les mépriser. « Il redevient craintif, complaisant, facile, en un mot le même Jean-Jacques qu'il avait été auparavant (2). » Il est rendu à la nature, au-dessus de laquelle il avait voulu s'élever (3). Cette « révolution » va même si loin qu'elle l'emporte d'un bond à l'autre extrême. Dès lors, « son âme en branle » n'a plus fait que passer par la ligne du repos, et ses oscillations toujours renouvelées ne lui ont jamais permis de s'y maintenir (4).—Lui-même est très conscient de cet état qu'il décrit en termes d'une clarté saisissante en l'opposant, traits pour traits, à la réforme morale qu'il avait minutieusement décrite. Il y avait donc bien en lui une seconde révolution donnée en contraste avec la première. Il en signale la nouveauté, l'étrangeté : il l'appelle une « époque terrible et fatale d'un sort qui n'a point d'exemple ». Disons que, pour ce douloureux et clairvoyant analyste de la vie intérieure, c'est un homme qui se défait. Un monde

(1) *Confessions*, liv. VIII, p. 202.

(2) *Ibid.*, p. 233.

(3) *Ibid.*, p. 232.

(4) *Ibid.*, p. 233.

mourant, un monde naissant, et les incertitudes sur les limites de ces deux mondes : c'est le point où la psychologie personnelle touche au dernier degré du pathétique.

## V

Ce nouveau cycle, que nous appellerons le *cycle passionnel*, pour le mieux distinguer du cycle rationnel et moral, s'ouvre par la plus dangereuse des exaltations, celle qui n'a point d'objet. La sensibilité de Rousseau, à la faveur des circonstances, ne manque pas de jouer à vide. Qui aurait comblé sa capacité d'aimer ? Thérèse ? Elle était bien incapable d'alimenter le rêve intérieur, ou même de s'y incorporer. Comment se fût-elle, d'ailleurs, adaptée à l'état frénétique dont Rousseau nous fait le tableau ? Lui qui cherchait l'infini dans la sensation, pouvait-il le trouver dans un attachement d'habitude ? « En fait de bonheur et de jouissance, il me fallait tout ou rien (1). » Mais il y avait les diversions intellectuelles ? Point. L'essai sur la paix perpétuelle et les extraits de l'abbé de Saint-Pierre à peu près terminés, nul projet d'avenir ne pouvait encore « amuser » l'imagination : « Il ne m'était même pas possible d'en faire, puisque la situation où j'étais était précisément celle où s'étaient réunis tous mes désirs : je n'en avais plus à former, et j'avais encore le cœur vide. Cet état était d'autant plus cruel que je n'en voyais point à lui préférer. » Enfin, en dépit de l'isolement, la vie pratique venait encore offusquer la rêverie paresseuse du solitaire qui, n'étant plus asservi par des ordres, devait l'être par sa volonté. Contrainte intérieure, mais insupportable ! Bref, ces biens convoités ne lui donnaient pas la pure, l'impossible jouissance qu'il s'en était promise. « Je revenais par degrés sur les jours sereins de ma jeunesse et je m'écriais quelquefois en soupirant : Ah ! ce ne sont pas encore ici les Charmettes ! »

Cet état de langueur et de sensualité, notons-le en passant, ne résulte pas chez Rousseau des circonstances réelles, mais il les précède ou les annonce ; ce sont les circonstances qui en profitent à l'occasion. Ce fut, notamment, le cas de M<sup>me</sup> d'Houdetot. Avec une légère transposition, et la sensualité en moins, on découvrirait chez les mystiques un état sembla-

(1) *Confessions*, p. 246.

ble : alternatives d'exaltation et de langueur; attente d'un objet indéfini à qui se tenir ou en qui se perdre; état d'amour prévenant en l'absence de toute réalité déterminée. Pour le quiétiste, Dieu sera pressenti et aimé avant qu'il apparaisse. Il est le « Promis » des cœurs; il est le terme mystique vers lequel montent à l'envi les amours et les désirs. La disposition que Rousseau découvre en lui est en tous points semblable. Seulement, elle ne s'applique encore qu'à des « créatures »; ses mortelles amours ne s'adressent qu'à des fantômes. Son cœur, épris d'éternité, ne trouve que des formes périssables; aussi va-t-il se disperser parmi elles, inquiet et insatiable. Rousseau est un mystique de l'amour.

La Nouvelle Héloïse, la lettre à d'Alembert, la partie lyrique des Confessions, les Rêveries, les Dialogues sont sortis de cet état d'une âme ardente et languissante. Le feu qui la consume ne s'éteindra plus. Les idées de Rousseau pourront se dissoudre, sa doctrine se désagrèger, sa technique faiblir et se perdre, son imagination sombrer et se ternir, son cœur, son infatigable cœur ne s'arrêtera plus de concevoir et de méditer. Le charme de cette œuvre, la séduction qu'on y ressent malgré soi, et qui tient de la magie, s'expliquent par la survivance de cet état de flamme, par cette circulation ininterrompue de sentiments et d'émotions, relevant de l'étrange intensité de la vie mystique. C'est ainsi que, dans Port-Royal et dans Pascal (1), une même tension de la sensibilité, à l'étroit dans ses bornes, un même effort d'amour héroïque pour atteindre au saint objet de la pensée, exalte les anciennes forces, en suscite de nouvelles, unifie ou canalise les énergies, donne à toute l'âme je ne sais quoi d'héroïque, de frémissant et d'éperdu. Dans l'âme de Rousseau on verrait « se nouer » un tel état. Qu'on juge de la vigueur de cette inspiration première, par l'éclat et la solidité des œuvres qui attestent sa force créatrice et qui n'en sont que des débris.

A l'origine du lyrisme de Rousseau, nous trouvons cette forme de sensibilité. Elle est le fréuissement prolongé d'une méditation ardente qui eut lieu dans la solitude propice aux retours nostalgiques, aux élancements de cœur, sous les arbres de la forêt, au cours d'un radieux été, et que nous

(1) Boutroux, *Pascal*. Voir notamment l'analyse de la Conversion de Pascal.

appellerons la *méditation sur l'amour*. Voyons-la de près : elle est le germe fécond des plus grandes œuvres.

Celui qui médite de la sorte et qui, depuis, ne cessera de faire des retours pensifs sur son cœur, est arrivé à l'âge de quarante-cinq ans qui est, ordinairement, l'âge des promesses tenues, des amours accomplies, des certitudes en toutes choses. Tel n'est pas son cas. Il se voit sur le déclin de la vie, en proie à des maux douloureux, et croyant approcher du terme de sa carrière, sans avoir goûté dans sa plénitude presque aucun des plaisirs dont son cœur était épris, ni donné l'essor aux sentiments qu'il contenait en réserve. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre de la plénitude de cet âge, qui peut être le plus malheureux, s'il n'est pas le mieux accordé, Rousseau découvre en lui une opposition de goûts et de moyens particulièrement émouvante. A défaut de satisfactions de carrière que les hommes lui ont refusées, il aurait dû trouver une compensation dans cette image du bonheur promis dont il attendait, depuis son inquiète adolescence, le retour. Or tout cela n'était toujours que des possibilités qui s'agitaient vainement, des « forces de volupté » qu'il sentait dans son âme en puissance. Voilà donc ce qu'il découvrait en lui, à cet âge des carrières morales révolues et des complètes certitudes : des promesses, des débris de ce qui fut, des énergies sans terme et des facultés sans emploi. Il lui semblait que la destinée lui devait quelque chose qu'elle ne lui avait pas donné, et ces réflexions se poursuivaient, tristes mais attendrissantes, en le faisant se replier sur lui-même, avec un regret mêlé de douceur.

Portée à ce point d'intensité, la force d'évocation ne saurait se confondre avec les suggestions morbides de la sensualité. Pour la sensualité vulgaire, en effet, ces impressions suggestives se suffisent ; réduites au peu qu'elles donnent, elles sont sans portée, et, si elles agissent sur les centres intellectuels, c'est tout au plus pour les paralyser. Au contraire, elles deviennent, chez Rousseau, des facteurs essentiels de création. Elles ont une répercussion très prompte sur l'imagination qui les transfigure aussitôt : la pensée méditative fait de leur réalité passagère la matière d'un impérissable rêve ; elle élève leur vie éphémère à la hauteur de l'idéalité la plus pure.

Qu'on suive d'ailleurs cette « méditation sur l'amour »

dans ses transformations successives ; on assistera à cette superposition de la contemplation au délire, à ce passage, — marque distinctive du génie de Rousseau, — de l'impression la plus ardente à la pensée la plus spéculative.

Ne voyant d'existence qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos et ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases, je m'enivrais à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célèbres par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvais jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée, au milieu des objets charmants dont je m'étais entouré, que j'y passais les heures, les jours sans compter, et, perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avais-je mangé un morceau à la hâte que je brûlais de m'échapper pour aller retrouver mes bosquets. Quand, *prêt à partir pour le monde enchanté*, je voyais arriver des malheureux mortels qui venaient me retenir sur la terre, je ne pouvais modérer ni cacher mon dépit, et, n'étant plus maître de moi, je leur faisais un accueil si brusque qu'il pouvait porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misanthropie, par tout ce qui m'en aurait valu une bien contraire, si l'on eût mieux lu dans mon cœur (1).

L'important, pour qui veut pénétrer le secret de l'invention des idées dans Rousseau, est moins de noter le nombre et la qualité des éléments où cette invention a ses origines que la *progression* vraiment extraordinaire de ces sentiments. Ceux qui se sont arrêtés à leur médiocrité ou à leur violence, ne trouvant qu'à s'offusquer devant le cynisme de l'expression, ou qu'à déployer une facile ironie, ceux-là, il faut en convenir, ont totalement méconnu le mystère de la création artistique ; ils n'ont point soupçonné les origines passionnelles du vrai lyrisme. Surtout, dominés par un type d'intellectualité normale tout à fait médiocre, ils ont omis de noter cette progressive hardie qui porte vers les sommets de l'idéalité lyrique des états insignifiants chez la plupart des hommes, et s'ils les ont signalés avec une insistance offensante, ils ont oublié, ou ils ont feint d'oublier, la force singulière qui les élève et les transfigure, qui les fait passer par les transformations les plus

(1) *Confess.*, liv. VIII, p. 250.

extraordinaires jusqu'à en faire des créatures de rêve et de sublimes apparitions. Ceux-là — on peut leur appliquer le mot de Rousseau à propos de la quatrième partie de la Nouvelle Héloïse — « ne sont point faits pour juger les choses de sentiment », ni pour pénétrer le secret du génie.

Or cette épuration d'états d'ordinaire inconsistants et fugitifs, ce passage à une idéalité où ils se combinent pour former des composés animés, des « créatures de rêve », tel est justement le terme où tend, chez Rousseau, la libre évolution des sentiments. Si l'on pouvait en douter, on n'aurait qu'à le suivre lui-même quand, laissant le détail de « ses fantastiques amours », il les montre se ramassant comme d'elles-mêmes et se contractant dans l'apparition de « types », dans la production de « motifs » mélodiques, dirions-nous encore avec les musiciens, motifs qui seront, chacun en particulier, le thème de variations sans nombre et deviendront à leur tour le principe d'une vie sentimentale renouvelée et intense. On en a vu l'origine dans cette étrange exaltation, cette acuité surhumaine où peuvent se porter la faculté de sentir et le besoin de jouissance. On a vu la période intermédiaire, non d'élaboration, ce qui est bon pour les idées, mais de transformations rapides, ce qui est le propre de la création sentimentale. Voici le terme; qu'on juge ainsi de la force prodigieuse d'évocation et de personnification qui leur a permis d'effectuer le parcours :

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images : je me plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'avais toujours adoré. J'imaginai deux amies... Je les douai de deux caractères analogues, mais différents; de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animaient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre faible, mais d'une si touchante faiblesse que la vertu semblait y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fût la tendre amie... Epris de mes deux charmants modèles, je m'identifiai avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'était possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais (1).

On le voit : la production romanesque de Rousseau s'explique fort bien dans notre hypothèse; la Nouvelle Héloïse est

(1) *Confessions*, *ibid.*, p. 254.

là. Tout entière? Non. Il reste que ce système d'images et de sentiments ait à subir une dernière transformation. La pensée méditative ne l'a pas encore assez repris, ou du moins assez pénétré; ce qu'il y a en lui de frémissant est encore trop partagé, trop mêlé des cris de la terre. Idées et émotions se ressentent trop de la matérialité de leur première origine; la pensée n'a pas encore assoupli leur rythme ni réglé leur mouvement. Il leur reste donc de se replacer dans l'idéalité pure, de s'épanouir dans l'universel. C'est alors que se produit l'intervention suprême qui, en épurant ce monde trouble, le soumet au rythme de la pensée, plus noble et plus attachant encore que celui de la vie. « C'était assurément le meilleur parti qui se pût tirer de mes folies : l'amour du bien, qui n'est jamais sorti de mon cœur, les tourna naturellement vers des objets utiles et dont la morale eût pu faire son profit. Mes tableaux voluptueux auraient perdu de leurs grâces, si le doux coloris de l'innocence y eût manqué (1). »

Ce mélange des réalités de sentiment et des plus hautes réflexions de l'intelligence, de la sensibilité et de la contemplation, crée dans l'âme de Rousseau une disposition singulière que nous trouverons, à cette époque, dans toutes ses productions. Ne parlons pas de la Nouvelle Héloïse, qui en porte trop visiblement l'empreinte; mais la lettre à Voltaire écrite à cette date, la lettre à d'Alembert témoignent d'une qualité toute nouvelle de l'inspiration. L'une et l'autre, dans leurs parties essentielles, révèlent cette tension des forces créatrices qu'explique seule la rencontre, en un moment privilégié, des puissances de l'intelligence et des puissances du sentiment. L'une et l'autre attestent l'enrichissement extraordinaire de l'âme, avec sa force d'élan renouvelée ou refaite, avec la diversité et l'harmonie foncière de sentiments qui se combinent et « s'orchestrent », et ses élancements, et ses repos, et ses élancements encore, bref avec tout son rythme éperdu. La surélévation du ton, la nouveauté de l'accent, dans la lettre à Voltaire, relèvent évidemment de cette étrange intensité de l'âme. « Rassasié de gloire et désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance; bien sûr de votre immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'âme; et si le corps ou le cœur souffre, vous avez Tronchin pour

(1) *Confessions*, p. 262.

médecin et pour ami : vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, homme obscur, pauvre, et tourmenté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma retraite, et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes? Vous l'avez vous-même expliqué : vous jouissez, moi j'espère, et l'espérance embellit tout (1) ». C'est la même « qualité » du sentiment et des images, à la fois grandes et tristes, que nous retrouvons dans la Lettre sur les spectacles. N'insistons pas sur la doctrine : ne retenons que le fond. Des émotions contenues y palpitent; des visions de jeunesse et d'héroïsme, de gloire et d'amour y circulent, mais bientôt interrompues, menacées, formant, à l'image du drame de la vie, je ne sais quel mélange inquiétant.

## VI

Il serait facile de relever dans cet attachement aux formes mythiques et héroïques d'activité les traces d'une imagination qui, en dépit des ans, demeure riante et comme enfantine. C'est d'ailleurs la fonction propre de l'imagination, quand elle n'est pas une forme éteinte, de produire librement et à profusion des groupes de mouvements en projet, de les contempler avec le recul voulu, d'en jouir dans le mirage qu'ils suscitent. A défaut de l'esprit critique, la simple réflexion aurait vite raison de ce travail fictif qui ne saurait présenter la moindre consistance, et qui n'entre que par accident en rapport avec le réel. C'est même ce qui a lieu chez la plupart des hommes formés par la discipline logique ou par le besoin d'une action efficace et productive : ils ont depuis longtemps négligé cet ordre de la fiction et du rêve, lui préférant, avec raison, les devoirs et les luttes de la vie sociale. Au contraire, chez les primitifs, c'est au profit de cette faculté mythique que nous verrons se rétablir l'équilibre de la vie mentale (2). Elle se développe sans contrôle; et comme elle prend son point d'appui dans des visions, les choses ne peuvent exercer sur elle la moindre pression. Les images qui en viennent sont à leur tour transformées; elles participent de l'éclat qu'une sensibilité jeune projette en

(1) *Lettre à Voltaire*, août 1756.

(2) Ce point est solidement établi dans l'ouvrage suggestif de M. Lévy-Bruhl : *les Fonctions mentales des sociétés supérieures*.

elles. On chercherait en vain dans cet étrange rayonnement les traces d'une réalité infiniment plus pâle et plus morne.

L'état d'esprit que nous venons d'indiquer est exactement celui de Rousseau. L'harmonie de ses forces morales avec l'univers s'est rompue faute d'un régulateur qui vînt de l'action, et leur groupement naturel s'est effectué, sur un plan primitif, avec l'imagination mythique pour centre. Celle-ci présente d'ailleurs la promptitude de l'imagination affective, avec le même pouvoir de production imprévue et le même abandon à l'impression. Par nature, elle ne participe pas au progrès de la réflexion qui paralyserait son élan. Elle s'en écarte même d'instinct, et doit à cet isolement de produire sans trouble et sans contrainte ; le caractère spontané, la savoureuse originalité de ses inventions s'expliquent ainsi. On comprend, de même, que des attachements dus à l'enfance, des impressions tombées dans l'oubli chez tous ceux qui relèvent d'une raison agissante et qui ont disposé, d'après cette dernière la hiérarchie des joies soient au contraire au premier plan chez les êtres instinctifs et primitifs. L'imagination de La Fontaine ou de Racine conservera fidèlement ces « empreintes » pour les ranimer plus tard ; la vie persistante de ces états jeunes et neufs est pour beaucoup dans la séduction et la grâce infinie de leur art. Mais ce qui n'est encore qu'exception pour eux devient, chez Rousseau, la règle. La production de sa maturité emploie presque uniquement des images adorablement enfantines ; et ces images, indifférentes au travail de la réflexion, ont conservé leur éclat primitif et leur force d'attendrissement, De ce centre se dirigent en tous sens des apparitions riantes. des formes légères et consolatrices : ce sont autant de projections de l'imagination rayonnant sur le réel. La lettre à d'Alembert, écrite en un moment de renouvellement et de seconde jeunesse, est toute remplie de ces sortes de projections.

C'est ce qui explique cet attendrissement, qui pourrait sembler malsain ou puéril, pour des souvenirs anciens. La force de vision et d'évocation qui s'y révèle est due tout entière, à la survivance de l'imagination mythique. Cette imagination, exaltée et tendue pendant l'adolescence, n'a rien perdu de son étrange acuité ; elle n'a même que peu changé de nature ; aussi utilise-t-elle aujourd'hui chez l'artiste et l'écrivain les produits bruts qu'elle avait autrefois confectionnés, et qui ser-

vent de matière vivante à ses combinaisons actuelles. Rien de plus mécanique, sans nul doute, et de plus pâle que les réjouissances genevoises sur lesquelles l'imagination de Rousseau s'est exercée. Mais cette imagination s'est exaltée, elle a frémi à sa manière, et ce frémissement prolongé donne un étrange relief aux scènes qu'elle transfigure en les évoquant. Ce qu'elle nous dépeint de la sorte est animé et composé. Elle se comporte comme la nature qui réalise avec une sûreté merveilleuse des groupes et des ensembles. Ces ensembles vivent à leur tour, en elle, d'une vie fantastique. Tel souvenir insignifiant est accompagné d'une scène évoquée aussi vivante, aussi fourmillante que la scène finale de la réjouissance populaire dans les *Maîtres chanteurs* de Wagner. Ce que ce dernier réalise avec les ressources multiples d'un art consommé, il semble qu'une imagination d'enfant l'ait trouvé en se jouant. Qu'on en juge :

« Je me souviens d'avoir été frappé dès mon enfance d'un spectacle assez simple et dont pourtant l'impression m'est toujours restée, malgré le temps et la diversité des objets. Le régiment de Saint-Gervais avait fait l'exercice, et, selon la coutume, on avait soupé par compagnies : la plupart de ceux qui les composaient se rassemblèrent, après le souper, sur la place Saint-Gervais, et se mirent à danser tous ensemble, officiers et soldats, autour de la fontaine, sur le bassin de laquelle étaient montés les tambours, les fifres, et ceux qui portaient les flambeaux... L'accord de cinq ou six cents hommes en uniforme, se tenant tous par la main et formant une longue bande qui serpentait en cadence et sans confusion, avec mille tours et retours, mille espèces d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animaient, le bruit des tambours, l'éclat des flambeaux, un certain appareil militaire au sein du plaisir, tout cela formait une sensation très vive qu'on ne pouvait supporter de sang-froid... Je suis très sûr que ce spectacle dont je fus si touché serait sans attrait pour mille autres : il faut des yeux faits pour le voir, et un cœur fait pour le sentir (1). »

On vient de voir à l'œuvre l'imagination mythique, quand elle s'exerce sur les objets les plus simples et s'élève au point culminant de l'exaltation et du ravissement. Sans doute, il convient de joindre à ces procédés la profusion et la magnifi-

(1) Lettre à d'Alembert, p. 202 (note).

cence des images ; mais cette transfiguration immédiate du donné par l'imaginaire, cette superposition de l'extase au réel, du délire à la vie, du ravissement à la perception de sang-froid, et par-dessus tout ce don d'animation qui prête une vie empruntée et une existence fantastique à de tels souvenirs sont autant de traits particuliers à l'imagination primitive. Il faut un génie affectif comme celui de Rousseau, de Wagner, de Hugo (1), pour les présenter. Chez tous, nous retrouvons avec ces traits essentiels ce travail d'un esprit capable de créer hors des limites de la réalité et de la vraisemblance : c'est la même imagination qui prend les données naturelles, ou simplement populaires, pour s'en pénétrer. Une telle imagination est très éloignée de la fiction pure : elle n'agit qu'au contact des formes constituées de la nature, de la vie et du sentiment. Au lieu de se perdre dans le vide de ses fictions, elle s'alimente et se renouvelle parmi ces formes. Elle pénètre en elles, pour y recueillir l'élément de vie spontanée, de grâce naïve qui s'y cachait. Ainsi procèdent, au fond, les formes supérieures de la musique et de la danse quand, reprenant un air ou un rythme populaire, elles dégagent le sentiment qu'il renferme, et parviennent à le rendre avec son charme primitif.

Cette disposition à tout personnifier, qui devient ainsi le ressort de la sensibilité de Rousseau a donné lieu, nous le savons, à la représentation figurée, ou au mythe de la gloire, si chère à son cœur. Il s'en détachera plus tard, ainsi que des thèmes de l'amour, de la beauté et de la cité idéale, qui avaient circulé dans les œuvres de sa virilité ; mais cette même disposition, qui ne saurait s'éteindre en lui, rendra plus ardente et plus exclusive la passion religieuse, dont il préférera de plus en plus l'emportement à l'esprit raisonneur et philosophique. Et ici encore, c'est bien à la revanche et à l'explosion de la sensibilité profonde que nous assistons. Ne juge-t-il pas la passion religieuse grande et forte, capable d'élever le cœur de l'homme, de lui faire mépriser la mort, de lui donner un ressort prodigieux, telle enfin qu'il suffit de « la mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus » ? Au contraire, l'irréligion et, en général, l'esprit raisonneur et philosophique, attache à la vie, avilit les âmes, concentre toutes les passions

(1) Voir le beau livre de Renouvier sur Victor Hugo poète et penseur.

dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du moi humain, détruisant ainsi cet esprit social qu'il a prétendu fonder. Par ailleurs, Rousseau avoue qu'il a été jadis quasi-janséniste. Comme l'a fort bien compris M. Jules Lemaître, c'est sans doute que le jansénisme lui permettait d'entretenir avec le divin les relations les plus tragiques et les plus passionnées. Dans la période d'apaisement final, l'idée d'une société intime et continuelle due à la divine présence tempère la sombre doctrine des débuts ; mais ce sont toujours des relations personnelles qui se produisent, et cette intervention de Dieu dans nos actes suffit à assurer à nos propres yeux l'intérêt et le pathétique de la destinée.

C'est cette disposition à figurer et à animer le réel que nous retrouvons dans les moments décisifs de l'inspiration de Rousseau. S'agit-il de ses Confessions ? Il excelle à détacher de la trame des événements un moment pathétique et délimité ; il le pénètre, il le suit dans ses replis, et puis, merveilleusement, il le raconte. A force de sympathie, il l'anime à nouveau, s'enchantant de ce qui fut le roman de sa vie ou de son amour, sans faux attendrissement et sans fausse note. Le pathétique se dégage des faits, parce que tous passent, reliés par la chaîne de ses affections, emportés dans un courant tragique. Ailleurs la même ardente sympathie l'amène à reproduire et arranger les détails de la vie, avec un scrupule et un bonheur de combinaison qui rappellent *l'intimisme* de l'art hollandais. C'est le même déploiement mythique, animant non plus les détails, mais les ensembles, qu'il faut voir dans les fêtes publiques, les cultes propres à la religion civile, destinés à renouer le lien moral d'une nation, comme les réjouissances populaires sont la joie de la vie en commun, et sa parure. Il vivifie ainsi et élargit la représentation de l'existence collective, qui ne sera pas une somme abstraite, une morne entité, mais une masse qui s'organise et palpète sous l'action ordonnatrice de la vie. Son image de la foule, dans la lettre à d'Alembert fera une place d'honneur à ces mouvements divers, à ces aspirations, à ces désirs, à ces pulsations si fréquentes de l'âme populaire. Il y a là, en germe, tout un art politique d'animer, d'exalter les démocraties. Le personnage multiple du Contrat social est bien la foule anonyme, le peuple dont la voix se perçoit au loin en explosion joyeuse ou en longue plainte. Que

pouvait penser de l'art théâtral et de la tragédie de Voltaire celui qui s'appliquait à ces moyens et à ces humbles dont la masse intervient à chaque coup, introduisant dans le champ de l'histoire ou de la pensée son exaltation et sa fièvre? En tout cas, c'est bien « de cette palpitation de tout un peuple » que résulte l'impression épique si fréquente dans Rousseau, — annonciatrice des temps nouveaux.

C'est dire que de nouvelles forces créatrices s'étaient amassées et avaient fait secrètement leur chemin dans sa sensibilité. Elles l'avaient tendue au point de la rendre créatrice. Elles avaient multiplié en elle les songes, les visions, les images. Il sortait de sa retraite, où de misérables critiques n'ont vu que délectations moroses ou mesquines brouilleries, enrichi par tant d'expériences, meurtri et glorieux, transporté de colère et d'amour, c'est-à-dire de génie.

On ne comprendrait pas autrement la fréquente irruption, dans ses ouvrages didactiques, de tant d'images ardentes qui déconcertent l'équilibre de la raison. Une fois ébranlées, les forces de la sensibilité ne cesseront pas d'affluer à la conscience et de conduire, d'actionner le travail de l'esprit. De là ce caractère, qu'on n'a jamais bien réussi à expliquer, de *romanesque*, qui se marque dans toutes les œuvres de Rousseau. Il atteste la continuelle participation de l'imagination à son œuvre, sans nul doute ; mais il nous éclaire sur la nature de cette participation. Quelques « mythes » y circulent, faisant le fond de l'inspiration, la ranimant prête à s'éteindre. On a répété à satiété que Rousseau n'avait jamais composé que des romans, et cela est vrai ; mais l'a-t-on jamais bien compris? Les premiers Discours sont les romans de la nature ; l'Emile, le roman de l'éducation ; le Contrat social, le roman de la cité idéale ; les Confessions, le roman de sa vie. Mais on n'a pas vu que cette vie elle-même est un roman, au même titre que cette pensée. C'est le propre de la sensibilité, quand elle est ardente, de se nourrir et de renaître de ses fictions. De cette faculté du mythe, sur laquelle vécut, ne l'oublions pas, la pensée de l'humanité primitive, résulte la « forme romanesque » de l'œuvre et de la vie de Rousseau. Le courant, intercepté chez la plupart, entre l'imagination et la vie, l'imagination et la nature, est chez lui puissamment actionné ; il ne pense rien

qu'il n'ait spontanément créé, et il vit tout ce qu'il pense. De là, la rapidité miraculeuse de ses conceptions, la force étrange et, comme diraient les philosophes, exaltante ou dynamique, de ses œuvres : l'une et l'autre sont dues à la présence réelle de la vie à la pensée, et inversement à la transcription littérale de la pensée, qui imagine ou qui rêve, dans la vie qui réalise. De là encore un nouveau caractère presque inexplicable. Un critique pénétrant (1) a noté que Rousseau n'était pas simplement auteur de romans, mais de *romances*, en ce sens, évidemment, qu'il lui arrive de chanter ses idées au lieu de les exprimer simplement, de s'attendrir sur elles et finalement sur soi. Celui qui veut que, lisant telle partie de son œuvre, nous sentions « amollir et fondre notre cœur dans l'attendrissement qui les lui dicta » (2), relève certainement de l'inspiration musicale. De plus, qu'on envisage la manière dont, en lui, les morceaux, j'allais dire les strophes, sont conduits, comment ils sont scandés, combien il y a de la force à leur base et de la lumière à leur sommet, quelle mesure assurée rythme les mouvements du cœur, impatients et accélérés, comment idées et sentiments s'organisent, se pénètrent et suivent d'instinct les lois de l'orchestration musicale ; on se rendra compte alors, exactement, de ce qu'il y a de vrai dans ce jugement. On sera prêt à retrouver dans telle œuvre de Rousseau ; énigme pour la pensée critique, une production spontanée de l'imagination musicale, une admirable symphonie plutôt qu'un programme strictement rationnel. Les contradictions qu'elle suscite se fondront d'elles-mêmes dans l'unité d'une inspiration qui excelle à accorder la nature et l'idée, la réflexion et le rêve, le sentiment et la raison. L'inspiration musicale sera pour Rousseau la pensée médiatrice, comme la pensée religieuse est pour Pascal le centre où se rencontrent et s'accordent d'apparentes contrariétés.

Rousseau ne cesse de percevoir en lui la mélodie ininterrompue de ses sentiments. Il l'exprime et la fait entendre à son tour, en recourant d'instinct tant aux procédés de l'art musical qu'à ceux de l'imagination mythique, toujours présente à son œuvre. Il est, en dernier ressort, un maître des rythmes et un créateur de mythes.

ALBERT BAZAILLAS.

(1) M. Lanson.

(2) *Confess.*, part. II, p. 268.



Roussyne -  
1912

GEORGES DUHAMEL

## LOUIS DUMUR

---

M. Louis Dumur, qui est né à Genève en 1863, appartient, par son âge, à la génération symboliste, et cependant il fut toujours très différent de celle-ci par son esprit et ses tendances.

Quand ce jeune Genevois vint à Paris, vers 1885, afin de poursuivre en Sorbonne ses études de lettres, il dut considérer d'un œil étonné le grouillement littéraire du Quartier Latin et du Montmartre d'alors. C'était l'époque du *Chat-Noir*, du *Scapin*, de la *Revue indépendante*, de *l'Idée libre*, des *Essais d'art libre*, du *Décadent*, bientôt de *la Plume*, de *l'Ermitage* et enfin du *Mercury de France*.

A se sentir si différent de ceux qui l'entouraient, il se demanda même sans doute s'il était vraiment doué pour les lettres. Comme tous les jeunes hommes de ce moment-là, il voulut d'abord être poète et désira fonder une revue. Il n'a pas persisté dans la poésie, est devenu romancier et auteur dramatique, mais il a participé à la fondation de la seule des revues qui, nées à cette époque, a survécu et prospéré pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui : *le Mercury de France*.

Je ne sais s'il est nécessaire de rappeler une fois de plus, ici, comment l'idée du *Mercury de France*, un soir de la fin de 1889, naquit, après la mort de *la Pléiade*, d'une causerie entre Edouard Dubus, G.-Albert Aurier et Louis Dumur, en un Café aujourd'hui démoli du Quartier Latin, le *Café François I<sup>er</sup>*. Après avoir discuté longtemps sur la question de savoir si la nouvelle revue serait une résurrection de la disparue et garderait jusqu'à son ancien nom, il fut décidé qu'elle ferait revivre l'ancien *Mercury de France*, qui serait l'organe des dernières rénovations littéraires. De ces trois premiers fondateurs, M. Louis Dumur reste le seul survivant. En même temps qu'Edouard Dubus, G.-Albert Aurier, Louis Dumur décidaient de créer *le Mercury de France*, ils pensaient qu'un seul homme était capable de mener à bien cette œuvre, en se mettant à sa tête, c'était M. Alfred Vallette. Il paraît que lors-

qu'on eut exposé à celui-ci tous les avantages que pouvait offrir cette fondation, en même temps que la beauté et l'opportunité du projet, le futur directeur demanda un quart d'heure pour réfléchir, après quoi, il accepta. Tandis que lui-même allait chercher Albert Samain et M. Louis Denise, Dubus conquérait M. Jean Court; M. Louis Denise amena M. Remy de Gourmont; Aurier gagna au projet M. Julien Leclercq; M. Louis Dumur attira M. Ernest Raynaud, qui décida Jules Renard. Quelques jours après, l'assemblée de fondation avait lieu au *Café Français*, près de la gare Saint-Lazare, et le 25 décembre 1889 *le Mercure de France* paraissait avec la date de janvier 1890.

M. Louis Dumur comme poète publia, en 1890, daté de Saint-Pétersbourg, un premier recueil de vers qui porte le nom d'un fleuve russe : *la Néva*. Ce livre provoqua de considérables discussions dans les milieux artistiques d'alors. C'est qu'à l'encontre des jeunes poètes du moment, qui inclinaient à demander pour le vers et la strophe toujours plus de liberté, M. Louis Dumur ne parlait de rien moins que d'enserrer la poésie française dans de nouvelles règles et de lui imposer jusqu'à un rythme : « Il semble, écrivait-il, très naturel, très logique et très *français* de choisir comme base de rythme, pour le langage poétique, une cadence d'accents toniques revenant à intervalles réguliers. »

C'était là une tentative renouvelée de Baïf, de Jodelle et de leurs imitateurs, avec cette différence que ceux-ci se montraient moins absolus que ce nouveau réformateur. On disputa beaucoup sur les théories. Il fut contesté qu'il soit possible de préciser la qualité tonique ou atone des syllabes des mots, encore que M. Louis Dumur ait formulé cette règle :

L'accent tonique se place en français sur la dernière syllabe des mots à terminaison masculine et sur l'avant-dernière des mots à terminaison féminine; les trisyllabes et les polysyllabes ont en outre un second accent qui frappe la première syllabe.

Mais voilà qui serait évidemment toujours très discutable, si l'on en était encore à s'attarder à ces questions de technique. Cet effort n'en demeure pas moins assez intéressant et mérite sa place dans une histoire de la poésie française; il nous valut un second volume de poèmes : *Lassitudes*.

Ce qui nous frappe aujourd'hui, c'est l'accent désespéré de l'inspiration poétique de M. Louis Dumur. Ce jeune poète nous apparaît maintenant comme un romantique tard paru, vers 1890 :

L'homme n'a pas d'idéal plus beau que la désespérance,

proclame-t-il dans *Lassitudes*. Il se complaisait à cette époque dans le spectacle des steppes indéfinies et mornes que traverse la Néva. Il comparait son propre cœur à un glaçon d'hiver et le spectacle désolé du grand fleuve russe était pour lui matière à dissertations philosophiques sans gaîté. On ne trouverait pas la moindre trace de sentimentalité dans les deux œuvres poétiques où l'amour lui-même apparaît réduit à une assez répugnante nécessité physique qui ne laisse que dégoût et ne saurait être qu'un obstacle au bonheur... C'étaient des abstractions qui à cette époque étouffaient M. Louis Dumur, et, cependant, quand il voulait simplement regarder la vie, il pouvait écrire des vers comme ceux-ci :

Les doux lampyres veulent luire en mes chemins,  
Et chaque pas les voit qui sourdent sous les herbes.  
Si les étoiles sont trop haut aux cieux superbes,  
Les doux lampyres me seront moins inhumains.

Je me rappelle la fillette aux blanches mains  
Qui les aimait et leur jetait des yeux acerbes,  
Et les cueillait et les posait en fines gerbes  
Dans ses cheveux, tressés avec les purs jasmins.

Et s'ils s'éteignent, que ma nuit en soit plus noire!  
Je laisse aux princes les idoles de la gloire,  
Aux sacrificateurs les chênes écartés,

Aux chefs des peuples les trésors et les empires.  
Combien sont douces les mollesses de clartés  
Que sèment aux chemins luisants les doux lampyres!

Ce pessimisme ne lui était d'ailleurs pas particulier. Une même incurable tristesse a atteint toute sa génération. Quelle désolation dans l'œuvre d'un Moréas comme dans celle d'un Henri de Régnier! La vie apparaissait à la jeunesse littéraire de ce temps-là comme une interminable déception! M. Louis Dumur a décrit d'ailleurs dans *Albert* ce type de jeune homme désolé. Certes, il y a quelque exagération dans cette figure d'Albert qui veut être une synthèse des héros contemporains. En dépit de certains défauts d'écriture d'une inexpérience bien compréhensible dans un premier roman, d'un manque d'art

souvent regrettable, ce livre reste un bien curieux document ; et pour cela il peut être mis à la suite de *Volupté*, d'*Adolphe*, de *Werther* ; mais il est bien entendu que je n'entends pas le comparer à ces œuvres comme réalisation. Je ne serais pas étonné qu'on « découvrit », si l'on peut dire, un jour *Albert* avec toutes ses qualités et malgré tous ses défauts, son mélange inattendu de naturalisme trivial et de symbolisme. Mais même en cela ce livre est significatif d'une époque trouble, de toutes manières.

On parla beaucoup de ce roman dans le monde littéraire du moment et M. Louis Dumur ne fut plus appelé que l'auteur d'*Albert*. Cet Albert est un jeune homme au premier abord assez quelconque, mais d'une sensibilité cachée, aiguë au point d'en être malade et qui souffre de son entourage, dans sa famille provinciale et bourgeoise, puis à Paris, dans les heurts quotidiens d'une existence dont il cherche en vain le but... C'est ainsi qu'il expérimente l'amour, le jeu, les lettres sans que rien parvienne à combler son vide intérieur ; il aboutit tout au plus à dilapider son capital, se fait pion pour vivre et se tue de désespoir.

*Albert* veut être un réquisitoire contre la société et le monde. Dans son second roman : *Pauline ou la Liberté de l'Amour*, c'est aussi l'imperfection de la société que M. Louis Dumur accuse de faire que la liberté de l'amour engendre les plus désespérés des amants.

Il y a ainsi dans M. Louis Dumur un réformateur qui jamais ne se tait complètement. C'est une irréalisable perfection qu'il cherche. Il pratique une manière d'ascétisme laïque et scientifique. Il est une sorte de mystique qui croit que le bonheur pourrait bien avoir sa source dans la liberté, et dans la conquête par chacun de sa propre individualité. Mais est-il possible de jamais conquérir sa complète liberté, d'être vraiment soi-même ? Ainsi dans *la Motte de Terre*, sa première pièce représentée au Théâtre de l'*Œuvre* en 1897, voici un des personnages, le Fils, qui possède un caractère vraiment individuel ; il ne sait même pas lire, ni écrire et il n'a jamais subi aucune influence. C'est sous la domination d'une femme que va tomber cet homme aussi indépendant ; et entre deux femmes, Eveline, dominatrice et conquérante, La Brifarde, qui pourrait être pour lui l'épouse et la servante, c'est la première

qu'il va choisir. Dans l'auberge passe le Voyageur, celui qui va de pays en pays, ne subit le joug d'aucune femme, ne croit même subir celui d'aucune tradition, mais qui porte sur son dos un coffre plein de terre, de terre de France prise avant l'invasion allemande : un morceau de sa patrie qui ne le quitte jamais. Il lui semble que ce Voyageur qui est un homme libre le méprise, depuis qu'Eveline a fait de lui son esclave. Il la chasse, appelle à lui la servante qu'il avait d'abord dédaignée. Quant au Voyageur... un jour que son coffre crève, il est enseveli sous la terre de sa patrie. Lui non plus n'était pas libre. Voilà sans doute ce que veut dire M. Louis Dumur.

La lutte contre les préjugés, les conventions, tout ce qui empêche l'homme d'être libre et de se développer, c'est évidemment ce qui intéresse le plus cet écrivain. Sans doute pensa-t-il que le théâtre était un excellent moyen d'exprimer et de propager des idées. Il dut même avoir quelque temps cette croyance que l'écrivain doit faire œuvre utile, alors que celui-ci n'y parvient le plus souvent qu'en faisant l'œuvre en apparence la plus inutile. En écrivant par exemple *la Nébuleuse*, jouée en 1896 au Théâtre Libre, il fut évidemment préoccupé de faire une œuvre de philosophie sociale au théâtre. Dans cette pièce, il nous a montré quatre générations en lutte : l'une représentée par une très vieille et religieuse grand'mère ; la seconde, par le fils, homme attaché à la terre et à l'argent ; la troisième, en qui on sent un désir de réforme et un levain de révolte ; la quatrième, qui point, est représentée par un nouveau-né ; c'est le monde nouveau qui se forme. Que sortira-t-il de cette nébuleuse ? M. Louis Dumur paraît avoir une grande foi dans l'avenir. Ce même homme qui, dans *la Néva*, *Lassitudes*, *Albert*, montrait un tel pessimisme, en même temps croit au progrès, au triomphe de la vérité avec la collaboration du temps, au moins autant qu'à l'injustice présente des hommes et à la bêtise des foules. Quand je vous disais qu'il y avait un mystique en lui !

Ce que l'injustice et la bêtise des hommes épargnent le moins, c'est le génie. Voilà bien ce qu'il nous montre dans *Rembrandt*, écrit en collaboration avec Virgile Jozs et qui fut représenté en 1898 au Nouveau-Théâtre. C'est une œuvre d'une grande noblesse où nous sont exposées au cours de huit tableaux les principales phases de la vie douloureuse de Rembrandt. On y assiste

à la Passion, si l'on peut dire, d'un grand artiste, depuis son départ de Leyde pour Amsterdam, ses premiers succès, son mariage avec Saskia. Il est riche, fêté, adulé. C'est alors que la mort surprend Saskia. La douce Hendrikje, son ancienne servante, le console et il renouvelle auprès d'elle son inspiration ; mais à ce moment, la foule se détourne de son ancienne idole ; Rembrandt subit la coalition de tous les jaloux, de tous les impuissants, de tous les marchands cupides. Il doit quitter son palais, disperser ses richesses ; il devient le plus pauvre des hommes. Bafoué jusque sur la place publique, on le voit reprendre tristement le chemin de sa ville natale. Sur la route, il rencontre un mendiant, les deux hommes se mettent à causer ; ils sont aussi ruinés et misérables l'un que l'autre. Ce mendiant est Ruysdaël.

Ce *Rembrandt* fut fort discuté ; il y aura en effet toujours quelque audace à vouloir intéresser la foule à la vie d'un grand artiste ; la critique reprocha généralement à cette pièce de n'être pas assez du « théâtre » ; ce qui fit dire à M. Robert de Flers, qui à cette époque n'était que le critique dramatique de *la Revue d'Art dramatique* :

Pourtant les plus rebelles à la volonté artistique ont reconnu de la valeur au *Rembrandt* du *Nouveau Théâtre*. Quelques-uns ont regretté avec une ingénuité touchante que des passages de réelle beauté se rencontrassent en un drame si peu récréatif. C'est tout à fait divertissant. Où les bonnes âmes pensent-elles donc trouver ces « beautés » qu'elles signalent au passage ? Dans les tiroirs d'un vaudeville de Cluny, ou dans les compartiments d'un mélodrame de l'Ambigu ? Ceux qui voyagent dans la boue des basses vallées doivent renoncer à l'air libre des sommets, aux diamants des cimes rocheuses. Il y a des hommes qui cherchent les perles dans les profondeurs des océans et d'autres qui se contentent d'en découvrir de fausses, en remuant un tas de fumier. A chacun sa récolte.

C'est aussi avec Virgile Josz que M. Louis Dumur écrit *Don Juan en Flandre*. Ce fut à l'Odéon, en 1897, un triomphe, et il est extraordinaire qu'on n'ait pas songé à l'y reprendre. M. Louis Dumur nous y montre la lutte entre l'amour sacrifié et l'amour qui ne recherche que jouissances et manifestations de l'orgueil. Dans *la Motte de Terre*, le fils épris de liberté s'asservit à une femme et repousse l'amour de celle qui se sacrifierait volontiers pour lui. Dans *Don Juan en Flân-*

dre, Don Juan est pris entre l'amour tendre, passionné de Dode, une pieuse vierge de Flandre, et son amour orgueilleux d'homme qui veut avoir droit à tous les baisers ; on se demande si Dode asservira Don Juan à son amour brûlant et pur, ou si elle sera pour lui une victime de plus. Mais Don Juan ne veut pas de cet asservissement, qui serait une délivrance ; il continuera son existence de forçat de l'amour.

Dans aucune pièce de M. Louis Dumur, la femme qui se donne tout entière, celle qui se sacrifie, ne triomphe auprès de l'homme : il nous montre toujours la lutte de deux amours et l'homme voulant éviter les liens qui ne le blesseront pas.

C'est là aussi le sujet de *Ma Bergère*, représentée à Bruxelles en 1903, au théâtre Molière, et pour laquelle M. Virgile Jozz collabora encore avec M. Louis Dumur. Dans cette pièce, on voit deux artistes, le peintre Robert Ribémont et le chansonnier Yan Miollis, qui sont venus se reposer loin de Montmartre, dans le clair décor d'une campagne du Nord de la France. *Ma Bergère* est le surnom qu'ils ont donné à Antoinette Harger, qui est jolie, a dix-neuf ans, et est fille du maire de l'endroit. Le peintre Robert demande et obtient la main d'Antoinette, quand surgit Clémence, une femme qu'il a plusieurs fois abandonnée et reprise ; celle-ci, qui le tient toujours par les sens, le reconquiert. Antoinette les surprend ensemble et s'évanouit. Au troisième acte, les deux femmes s'expliquent. Antoinette dit à sa rivale : « Si c'est près de vous qu'il doit trouver le bonheur, je vous le donne, — parce que je l'aime. » Robert, reconquis par Clémence, fait ses adieux à Antoinette qui lui dit : « L'âme qui fait souffrir est plus puissante que l'âme qui console », et elle conclut : « Partez.. Je vous aimerai toujours. Si vous ne m'oubliez pas, je serai heureuse. » Cependant on apprend que Clémence, que Robert n'intéresse plus maintenant qu'elle a vaincu, ou qui peut-être est prise de quelque tardif scrupule, part pour Paris et abandonne son amant à Antoinette. Mais il semble que M. Louis Dumur n'a voulu ce dénouement que pour faire bien finir sa pièce.

Si à ces diverses œuvres dramatiques, nous ajoutons un drame populaire, *le Maquignon*, représenté avec succès au théâtre Sarah-Bernhardt, en 1898, nous aurons à peu près toute l'œuvre théâtrale jouée de M. Louis Dumur.

Malgré tout son intérêt, j'avoue avoir quelque préférence

pour M. Louis Dumur romancier, et en disant cela je pense surtout aux romans qu'il a publiés ces dernières années.

Il a écrit notamment *Un Coco de Génie*, paru en 1902, qui est bien un des plus curieux romans scientifiques qui soient. Ce n'est certes pas un roman d'aventures extraordinaires ; ce roman scientifique est d'ailleurs en même temps un roman provincial à l'observation ironique. On y voit un jeune poète, Loridaine, fils d'un grainetier, dont les vers provoquent l'étonnement et le mépris des salons bourgeois de Donzy. Ce Loridaine est amoureux d'une jeune fille, une demoiselle Chamot, qui l'admire parce qu'il est poète. Le jeune Loridaine fait de la littérature ou, plutôt, il en est convaincu. Mais personne, excepté M<sup>lle</sup> Chamot, ne lui reconnaît de talent. Un jour que l'auteur du récit, qui dans cette ville de province est en visite chez son cousin Tètegrain, écoute le jeune Loridaine réciter ses vers, il s'aperçoit que ceux-ci ressemblent étrangement à des vers de Musset et de Victor Hugo, et que ce plagiat est parfaitement inconscient. Cependant, le jeune Loridaine assure n'avoir lu ni Musset, ni Hugo. Voilà qui est extraordinaire. Mais une nuit que notre conteur s'est attardé dans le grenier de son cousin, où se trouve un grand nombre de livres, ne voilà-t-il pas qu'il voit arriver par la lucarne le jeune Loridaine qui semble en état de rêve ! Il se cache et attend. Il comprend alors que Loridaine, qui est somnambule, vient pendant la nuit lire les poètes dont il récrit le lendemain les vers avec la plus complète inconscience. Cependant, la population de Donzy continue de considérer avec mépris le jeune Loridaine, qui recommence Racine. N'a-t-il pas écrit *Joas*, après avoir lu *Athalie* ? Ne recommence-t-il pas chaque jour Hugo et Musset ? Et le *Républicain de Donzy*, qui paraissait le jeudi avec la date du dimanche, lui a refusé deux contes de Maupassant jugés insuffisants pour le fond et la forme.

Mais comme l'auteur du récit, deux années après, retournait à Donzy chez son cousin Tètegrain, il retrouva le jeune Loridaine établi grainetier à la place de son père. Loridaine avait épousé la jeune Chamot et complètement renoncé à la littérature. Dans l'intervalle, le grenier du cousin Tètegrain avait été incendié avec les livres qu'il contenait. Voilà qui avait entraîné la guérison de Loridaine, qui depuis considère ses anciennes velléités littéraires comme des erreurs de jeu-

nesse. Et M. Louis Dumur se demande à la fin de son récit :

Au fond qu'est-ce que le génie ? Qu'est-ce que l'inspiration ? Qui sait si les hommes de génie ne sont pas eux aussi des somnambules ? Les somnambules d'œuvres écrites de toute éternité, existant déjà dans d'autres planètes ou d'autres mondes, peut-être, que nous ne soupçonnons pas ! Un philosophe dont je ne me rappelle plus le nom n'a-t-il pas émis l'idée du retour éternel des choses ?... Qui sait ?...

Voilà une idée qui paraît chère à M. Louis Dumur. *Un Coco de génie* est un livre aussi original qu'attrayant, mais *les Trois demoiselles du Père Maire* et *le Centenaire de Jean-Jacques* semblent bien être tout de même ses deux meilleures œuvres. Il y a dans ces deux livres une narquoiserie qui est bien à lui ; le style en est simple et l'observation vive avec une ironie qui demeure bonhomme. Ces deux œuvres, avec *l'École du Dimanche*, que j'aime, je l'avoue, un peu moins, nous initient à la vie d'un petit Genevois de notre temps.

*Les Trois demoiselles du Père Maire*, c'est l'histoire d'un vieux régent du collège de Genève qui corrigeait ses élèves avec trois gaules qu'on appelait ses filles : Héloïse, Rogneuse et la Tessinoise. Le petit Nicolas, le héros du récit, est le fils de l'horloger Ami Pécolas et il est le petit-neveu d'Ambroise Porterel, Conseiller d'Etat du département de l'Instruction publique. C'est ainsi que Nicolas, interrogé par son grand-oncle, fut amené à lui conter que le père Maire « exerçait des sévices » et à quel point il avait rossé l'élève Salignon dont la mauvaise volonté était excessive et qui affectait une ignorance exagérée. Naturellement, il arriva que le grand-oncle Porterel, Conseiller d'Etat de l'Instruction publique, manda le père Maire et lui défendit de battre ses élèves. Cette année-là, le père Maire n'assista pas à la distribution des prix où le petit Pécolas reçut, de la main chaleureuse de son grand-oncle, la médaille de calligraphie. Et le lendemain le petit Pécolas, étant allé voir le père Maire, le trouva agonisant, ayant près de lui le pasteur Papavert et le professeur de sixième. C'est ainsi que le père Maire mourut de ne plus pouvoir battre ses élèves.

Cette histoire comique et touchante nous entraîne certes loin des premiers romans de M. Louis Dumur, *Albert*, *Pauline* ou *la Liberté de l'Amour*, et aussi de son théâtre : de *la Nébu-*

*leuse, de la Motte de Terre*. Non seulement à cause de la différence des sujets, mais encore de celle des styles. Dans ses derniers romans, le style de M. Louis Dumur est plus dépouillé ; son art s'humanise : il apparaît complètement maître de sa langue ; il est devenu un écrivain savoureux, sachant donner une vie à un milieu, tout en conservant à chacun de ses personnages sa physionomie individuelle. Ainsi dans *le Centenaire de Jean-Jacques*, c'est encore le petit Pécolas qui narre ses souvenirs, mais nous assistons en même temps à la révolution que produit au collège de Genève et dans la ville l'annonce des fêtes du Centenaire de Rousseau. Les élèves et leurs parents se divisent en deux camps : il y a ceux pour qui Jean-Jacques ne fut jamais qu'un mécréant, un homme de mœurs douteuses, et pour qui fêter son Centenaire serait un scandale. Tout Genève grouille dans cette œuvre pleine d'inoubliables types.

L'action de *l'Ecole du Dimanche*, le dernier livre paru de sa série sur Genève, se passe dans le monde des pasteurs. C'est encore le petit Pécolas qui parle ; il y a un extraordinaire type de vieille fille protestante, tante Bobette ; le cousin Gubernard y représente la libre-pensée et tous les types possibles de pasteurs protestants y défilent. Malheureusement, M. Louis Dumur se départit malgré lui, dans ce livre, d'une certaine ironie impersonnelle si agréable dans *les Trois Demoiselles du Père Maire* et *le Centenaire de Jean-Jacques*. Il prend parti ; on sent qu'il intervient dans ses dialogues théologiques. *L'Ecole du Dimanche*, qui est une œuvre de combat, a tous les défauts des œuvres de combat. Pour prendre un plaisir complet à ce livre, il faudrait aussi être plus initié à certaines luttes intestines genevoises.

*L'Ecole du Dimanche*, où l'on voit plus généralement des pasteurs enseigner la religion aux enfants, traite en réalité, sous forme de récit, de ce sujet important : des enfants et de la religion. M. Louis Dumur a d'ailleurs publié depuis une brochure : *les Enfants et la religion*, où il explique sa pensée, en même temps qu'il s'y défend d'avoir voulu intervenir personnellement dans son roman. *L'Ecole du Dimanche* est une satire de l'éducation religieuse des enfants. Dans ce livre, apparaît encore le réformateur qui sommeille toujours dans M. Louis Dumur. Il lui a semblé que la plupart des hommes

étaient dépourvus de besoins religieux, absorbés qu'ils sont par les nécessités de la vie ou peu disposés à se préoccuper d'autre chose que des moyens d'assurer à leur existence terrestre les meilleures conditions possibles. Il ne nie cependant pas qu'une minorité assez importante d'êtres humains n'éprouvent l'angoisse, l'espérance ou la curiosité de l'au-delà, qu'ils se rattachent ou non à un credo quelconque :

Pour ma part, a-t-il écrit dans une réponse à une enquête récente, je succombe volontiers à cette attraction du mystère. Il m'arrive de rêver aux problèmes que n'a pas encore abordés la science ou que, de par la relativité même du cerveau humain, elle se trouve à jamais incapable d'aborder. Mais de là à une foi ou même à une simple croyance, il y a loin. Des choses sont possibles, d'autres impossibles. Parmi les dernières figurent en tous cas la plupart des perspectives que tentèrent d'ouvrir sur l'inconnu les vieilles religions, y compris le christianisme. Leurs dogmes viennent aujourd'hui se briser contre les faits historiques et scientifiques. Mais il reste beaucoup de choses possibles, beaucoup d'éventualités, que n'a pas encore ruinées le savoir humain et que l'on peut, sans faire preuve d'ignorance ou d'inintelligence, envisager en toute fantaisie. C'est ainsi qu'il me plairait que l'homme eût réellement une âme libérable de son corps, que cette âme fût immortelle et qu'elle s'incarnât le long d'une série de vies, à travers tous les mondes de l'espace, qu'elle s'enrichît en se perfectionnant sans fin, réduisant progressivement sa perméabilité à la souffrance et augmentant jusqu'à l'incommensurable la capacité de ses jouissances. Mais ce qui me paraît le plus vraisemblable, c'est que nous ne soyons qu'un hasard infime dans l'immense chimie cosmique et que notre pensée, notre sensibilité, notre conscience, comme toute vie, tout corps organique ou inorganique, comme tout phénomène, soient destinées à se dissoudre sitôt après l'éclair fortuit de leur apparition et à retourner, volatilisées, au creuset de l'universel inconnaissable. Et cette idée ne me rend ni heureux ni malheureux.

On sait que le problème de la lutte entre la foi et la science est de ceux qui sollicitent le plus cet écrivain. M. Louis Dumur paraît d'ailleurs avoir la plus grande foi en la science : ses conclusions à ce point de vue ne sont pas tout à fait celles de la génération qui monte. Les conclusions de celle-ci sont loin d'être aussi catégoriques que les siennes. Cette génération est tellement persuadée de la relativité de la science qu'il ne lui paraît pas possible de demander à celle-ci des

certitudes. Si elle interroge sa vie profonde, les réponses de la science ne lui suffisent pas ; il lui paraît que cette science dont on lui a tant parlé, dont les résultats pratiques sont si admirables, répond un peu trop à côté à certaines questions et qu'il y a des domaines où elle n'a pas accès.

Ses trois derniers livres : *les trois Demoiselles du Père Maire*, *le Centenaire de Jean-Jacques*, *l'École du Dimanche*, sont une satire de l'éducation donnée aux enfants genevois et plus généralement à tous les enfants. Comment désirerait-il que fût menée cette éducation ? Il le dit à la fin de sa brochure : *les Enfants et la religion* :

Apprenez-leur à discerner le charme de cette vie, ouvrez leurs jeunes yeux à la beauté des choses et à l'intelligence de la nature ; enseignez-leur la prudence, la force, le calme, l'élan, la confiance, la reconnaissance ; inclinez-les à écouter dans les conditions le plus favorables les propositions de bonheur que leur fait l'existence présente ; montrez-leur la morale comme le produit nécessaire et d'ailleurs variable du jeu constant de l'histoire et du fonctionnement des sociétés, ils n'en seront que mieux en mesure de la comprendre et disposés à s'y plier ; détournez enfin leur esprit des spéculations morbides de l'inquiétude humaine, et ne leur parlez jamais de ce qui pourrait ou non se passer dans une autre vie, qui probablement n'existe pas.

Je n'ai cessé de le dire tout le long de cette étude : il y a dans M. Louis Dumur un réformateur ; peu à peu ce fils de Rousseau en est venu à n'avoir plus guère foi qu'en une réforme de l'éducation pour ramener le bonheur sur la terre. Après avoir écrit dans *Albert* un réquisitoire contre la société et le monde, nous avoir montré dans *la Motte de Terre* la difficulté qu'éprouve un homme à conquérir sa propre liberté, dans *la Nébuleuse* sa croyance au progrès avec la collaboration du temps, après avoir exprimé dans *Rembrandt* que la douleur sera toujours la rançon du génie des novateurs — et qui sait si les hommes du génie, conclut-il dans *Un Coco de génie*, sont dans le monde autre chose que de pauvres somnambules ? — il nous dit que l'éducation, voilà ce qui a pour lui la plus grande importance.

Si *Albert* avait reçu une autre éducation, il n'aurait point vu le monde laid et inutile ; les héros de *Pauline ou la liberté de l'Amour*, libérés de toutes les servitudes, pourraient pratiquer

l'Amour en toute liberté sans redouter des désastres. En écrivant ces petits romans : *les Trois demoiselles du père Maire*, *le Centenaire de Jean-Jacques*, *l'École du Dimanche*, M. Louis Dumur a voulu, à propos de l'éducation d'un jeune Genevois, faire une critique plus générale de l'éducation.

A ses yeux, un principe est juste ou faux, selon qu'il est utile ou nuisible à la vie des hommes, et il faut être implacable envers les vieilles idées qui ne sont plus capables de maintenir plus longtemps la vie sociale.

Au point de vue supérieur et plus philosophique, a-t-il écrit à propos de Rousseau dans son article *les Détracteurs de Jean-Jacques* (*Mercur de France*, 15 juin 1907), on croit accabler Rousseau et la Révolution avec lui, en dénonçant et en démontrant la fausseté de ses idées. Que Rousseau ait développé des idées fausses, la chose est en soi indifférente. L'important est, non qu'il ait eu des idées justes, mais des idées qui aient été capables de remuer les esprits, de créer une illusion assez puissante pour achever et remplacer les vieilles idées incapables, celles-ci, de maintenir plus longtemps la vie sociale, déjà reconnues fausses, elles, par l'expérience, démunies de tout pouvoir ultérieur par l'usage qui en avait été fait et la détérioration que le temps leur avait apportée.

Pour M. Louis Dumur, les principes absolus sont des fictions. Aussi bien ceux qui construisent que ceux qui détruisent, aussi bien l'ordre que la révolution. A ceux par exemple qui disent, à propos de Rousseau, que le romantisme est une cause de mort, M. Louis Dumur répond qu'il faut y voir au contraire des moments d'activité intense et des sources de vie, car ils sont puissants et engendrent la croyance.

Y croire, tout est là, c'est la nécessité de toute politique, de toute esthétique comme de toute religion. Une religion, une philosophie, un art auquel on ne croit plus est mort, mais il n'est mort qu'à ce moment.

Pour M. Louis Dumur, « la vie n'est la vie ni dans l'ordre, ni dans le désordre, mais dans le passage perpétuel de l'ordre au désordre et du désordre à l'ordre ». Aussi l'homme intelligent sera avec l'évolution; il sera avec et pour ce qui devient. Le protestantisme semble à M. Louis Dumur supérieur au catholicisme. C'est qu'il y voit une étape vers la libre-pensée qui, elle, lui paraît une étape supérieure de la pensée. Encores'a-

girait-il de savoir exactement ce qu'est la libre-pensée. Est-ce un état de l'esprit qui abolit tout sentiment religieux? Cependant les libres-penseurs d'aujourd'hui semblent se tourner vers la science comme du côté d'une religion sociale. M. Louis Dumur voit dans la libre-pensée un état de l'esprit où l'homme se montre accessible à tout ce qui peut devenir.

Etre accessible à tout ce qui peut devenir, voilà ce qui paraît être pour lui un état supérieur. En reprochant à Nietzsche d'avoir confondu la culture avec l'aboutissement de la culture, il a écrit :

Quelque insuffisants que puissent nous paraître les moyens de culture mis en œuvre jusqu'à présent et quelque large que soit le champ que l'avenir ménage à de nouvelles et plus fécondes méthodes, le passé et le spectacle des plus récentes transformations de la civilisation contemporaine nous en apprennent assez pour nous convaincre de cette vérité d'expérience que la culture, comme tout ce qui est une manifestation de la vie, doit se transformer sans cesse, naître, fleurir, périr pour se renouveler; que tout peuple qui ne se cultive pas ainsi est voué à la déchéance et à la disparition, ou plutôt à la transformation par les *autres*, par ceux qui évoluent, par ceux qui sont *en culture* : qu'en d'autres termes, et pour emprunter un mot à M. Maurice Barrès, il arrive toujours un moment où il faut qu'un peuple *se déracine* sous peine de mort, qu'il se transplante, qu'il change son sol, celui dont il avait vécu jusqu'ici s'épuisant; qu'en résumé, et contrairement à l'opinion de Nietzsche, il faut être pour ce *qui devient*, contre ce qui *est*, et surtout contre ce *qui a été*.

Se transformer sans cesse, tel doit donc être l'effort des individus et des peuples. Il resterait à examiner si cela est strictement vrai pour la France qui, après Rome et Athènes, est devenue le foyer du monde occidental, et qui, elle du moins, ne saurait se transformer que dans certaines limites et sous certaines conditions, sous peine de cesser d'être elle-même.

M. Louis Dumur voit par exemple à la France trois cultures successives : celle qui a pour aboutissement le XIII<sup>e</sup> siècle, interrompue par la guerre de Cent ans; la culture classique, qui débuta avec la Renaissance et domina le XVII<sup>e</sup> siècle; la troisième culture, qui commença au XVIII<sup>e</sup> siècle et aboutit au XIX<sup>e</sup> siècle.

Le XIX<sup>e</sup> siècle est-il vraiment une période de culture? Au moins en ce qui concerne la France, c'est Nietzsche qui paraît

avoir raison dans sa définition de la culture. La France est un pays capable de réalisations parfaites et ce sont celles-ci qui font éclater aux yeux du monde la supériorité de sa culture. Le XIII<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle furent précisément deux périodes où furent réalisées de telles œuvres. Si brillant qu'ait été le XIX<sup>e</sup> siècle, il n'apparaîtra jamais que comme une période d'élaboration pendant laquelle se prépara un classicisme nouveau qui sera une face nouvelle de la culture française. Ainsi peut-être entrons-nous seulement dans une nouvelle période de culture et peut-être tâtonnerons-nous encore longtemps avant d'en avoir la révélation.

Telle est l'œuvre de cet écrivain varié et divers qui est un de ceux qui, dans les dernières années, ont remué le plus d'idées, traversé le plus de mouvements, un de ceux qui ont employé tous les moyens d'expression, tour à tour poète dramatique, romancier, essayiste. Dirai-je encore que ce français revendique sa qualité de genevois ou bien que ce genevois se considère comme français ? L'un et l'autre seraient dans la vérité. Nul n'a en tous cas plus fait pour faire aimer la France en Suisse. Il est bien actuellement le meilleur écrivain suisse de langue française, le plus connu en France, et des livres comme *les Trois Demoiselles du Père Maire*, *le Centenaire de Jean-Jacques* le placent parmi nos meilleurs écrivains.

GEORGES LE CARDONNEL.

## LES THÉORIES TRANSFORMISTES

ET

J.-H. FABRE<sup>1</sup>

—

Poursuivie quarante ans dans l'obscurité et le silence et victime quelque peu de son opposition au Transformisme, l'œuvre de J.-H. Fabre paraît en pleine lumière au moment où le Transformisme tombe dans le discrédit. Mine inexploitée, sinon ignorée, elle s'offre à l'exploitation au moment où Darwin et Lamarck, dépouillés de leur auréole quasi-mystique, reprennent dans l'armée des philosophes de l'histoire naturelle un rang plus conforme à leur mérite, à celui de leurs contradicteurs et à la difficulté du problème qu'ils avaient pensé résoudre.

Il n'est pas interdit d'apercevoir la vanité d'un système — aussi bien scientifique que littéraire, politique ou religieux — dans le désaccord de ses partisans et à proportion de leur intelligence et de leur honnêteté. Le malheur, pour le Transformisme, c'est le nombre et la valeur des combattants qui peuplent les deux camps adversaires où l'on déploie son drapeau. Entre les mains des disciples de Lamarck et de Darwin, tous partisans du principe de l'évolution des espèces par voie de transformations infiniment lentes et ne différant — mais d'une façon vraiment par trop radicale — que sur la manière dont ce principe doit être établi, le Transformisme est un peu devenu ce que devient une poupée que deux enfants vigoureux tirent l'un par les pieds, l'autre par la tête.

Darwin, précurseur, initiateur, excitateur merveilleux! — disent les néo-lamarckiens. La plupart des faits sur lesquels il s'est appuyé sont inexacts; et de quelle inexactitude! Car, enclin à admettre « des témoignages quelconques », lui-même « n'a aucune idée de la méthode expérimentale » et ce « n'est pas à

(1) V. *Mercur*e de France des 16 octobre et 16 novembre 1911.

proprement parler un savant, c'est un philosophe (1) ». Mais l'action fomentée par son génie est immortelle. Et elle fut indispensable. Il a provoqué dans les sciences naturelles, qui devenaient stagnantes, un mouvement d'une inépuisable fécondité. Il...

— Soit, mais toute politesse sentimentale à part, et toute littérature, que reste-t-il des affirmations ou des hypothèses de l'illustre auteur de *l'Origine des Espèces*? Le principe de la persistance du plus apte? Sorti de la cuvette à plastides où il prend la forme d'une vérité de la Palice, transporté dans la vie des plus simples parmi les animaux sur lesquels peut porter notre observation, pour dix faits dont la sélection naturelle rend compte elle est démentie par quarante et elle reste insuffisante pour les cinquante restants. A moins qu'élargissant jusqu'aux limites du possible le mot *apte* on n'en fasse une manière de tautologie, la reconnaissance pure et simple d'un résultat. Sans l'hérédité des caractères acquis, l'idée de la sélection ne peut expliquer aucun phénomène, disent avec raison aux néo-darwiniens les disciples de Lamarck. Mais, au fait, y a-t-il encore des néo-darwiniens? Oui, suffisamment pour nier l'hérédité des caractères acquis, réduire à peu de chose l'influence du milieu (à moins de faire pour le concept *milieu* ce que d'autres font pour le concept *apte*), se moquer sans indulgence de la fameuse affirmation que le besoin crée l'organe — et nous prouver que Darwin n'a peut-être été qu'à moitié sévère en refusant de trouver au système de Lamarck le moindre intérêt scientifique (2).

Quant à la transformation par degrés, suivant une chaîne unique et sans interruption, des espèces animales, depuis la goutte de glaire jusqu'à l'homme en passant par l'amibe et le *pithecanthropus erectus*; quant à cette ingénieuse théorie

(1) Ce sont les propres expressions de M. Gaston Bonnier, dans une étude *Pour ou contre le Darwinisme* (*Revue Hebdomadaire*, n° du 1<sup>er</sup> juillet 1911). Ceux qu'effraiera la sévérité du jugement n'auront qu'à se rendre compte des arguments de fait sur lesquels le savant botaniste l'appuie. Dans l'ouvrage de M. Le Dantec : *Lamarckiens et Darwiniens*, on verra ce qui restait dès 1899, aux yeux des disciples de Lamarck, de la pure théorie darwinienne.

(2) Darwin « n'a pas rendu justice à son illustre devancier. Les œuvres de Lamarck, dit-il quelque part, me paraissent extrêmement pauvres. Je n'en tire pas un fait, pas une idée ». Les disciples du grand naturaliste anglais acceptant fidèlement la manière de voir de leur maître ont également méconnu les mérites de Lamarck; Huxley le considère comme un observateur consciencieux, mais de médiocre valeur. • — Le Dantec, *Lamarckiens et Darwiniens*, p. 8.

point de jonction du darwinisme avec le lamarckisme, quel savant prétendrait aujourd'hui en sortir je ne dis pas l'application, l'illustration, la démonstration concrète, mais le principe tout nu du rang de ces hypothèses dont on ne se vante pas quand on ne veut être traité d'anthropocentriste ou de cause-finalier ? Quel de nos grands philosophes voudrait encore s'asseoir sous les frondaisons desséchées de l'arbre généalogique des primates, maintenant que M. Quinton nous enseigne que les oiseaux sont apparus très longtemps après l'homme et que l'homme a même précédé les carnivores et les ruminants (1) ? Nous entendions hier Anatole France, si dispos,

Au temps de sa jeunesse folle

à tirer du transformisme « une philosophie, des règles de vie, des lois sociales, une constitution politique, que sais-je » ! rejeter élégamment « dans les vieilles fables scientifiques les généalogies encore quelque peu bibliques dressées par Darwin (2) ». Cependant voilà bien longtemps que Remy de Gourmont, dans un livre auquel il est impossible de ne pas faire allusion quand on parle philosophie zoologique (3), laissait prudemment de côté « la vieille échelle dont les évolutionnistes gravissent si péniblement les échelons » et, pour établir la similitude des manifestations amoureuses chez les êtres diotiques, faisait appel au créationnisme le plus pur (4).

Il est vrai que nos philosophes, s'ils rejettent la chose, conservent volontiers le mot. Ainsi le Transformisme ressemble à ce couteau légendaire dans lequel tout a changé... sauf le possesseur. La lame actuelle s'appelle la théorie des mutations brusques et porte la marque de fabrique de De Vries ; le manche, c'est la loi de constance thermique, et nous y lisons le nom de Quinton. Soudaineté et persistance au lieu de lenteur infinie et de perpétuel changement. Evolutions particu-

(1) René Quinton, *l'Eau de mer, milieu organique* (1904). Voir sur les théories de Quinton : Remy de Gourmont, *Promenades philosophiques* (2<sup>e</sup> série), et Lucien Corpechot, *René Quinton, origine marine de la vie ; lois de constance originelle* (1911).

(2) *Discours prononcé à la maison des Etudiants le 28 mai 1910.* — Voir sur le finalisme bibliste de Darwin les *Promenades Philosophiques* (2<sup>e</sup> série) de Gourmont et ses *Epilogues* (3<sup>e</sup> série). — V. aussi notre volume *Témoignages* (2<sup>e</sup> série), p. 96 et s.

(3) *Physique de l'Amour*. Edité en 1906, ce livre porte les dates 1901-1903.

(4) Dans un but déclaré de simplification et de clarté, mais le fait n'en est pas moins frappant.